

SAN GIMIGNANO AUX BELLES TOURS.

## EN TOSCANE

### UNE SAINTE INCONNUE

#### I



EST une vision étrange, inoubliable, lorsqu'elle vous est apparue une seule fois, que la silhouette fantastique et fière, découpée sur le ciel limpide de Toscane, de cette curieuse petite ville morte, dont le nom n'est guère familier qu'aux artistes et aux chercheurs d'impressions rares : *San Gimignano aux belles tours*.

Un matin de printemps, on a pris la ligne ferrée qui va de Florence à Sienne. Le train roule sans hâte et s'arrête, prosaïque, à ces stations aux noms musicaux : Signa, Montelupo, Empoli, Certaldo, cités pittoresques et dorées de soleil, parmi la verdure, que dominent de vieux châteaux, des campaniles d'église, des remparts croulants. Et l'on voudrait descendre à chacune pour jouir du plaisir exquis d'errer à l'aventure, cherchant les Madones peintes dans le demi-jour des chapelles, les souvenirs endormis derrière les vieilles pierres. Autant de regrets qu'on amasse, puisqu'en voyage pas plus que dans la vie, on ne peut retenir les moments heureux, ni avoir de joie qui ne soit aussitôt doublée d'un regret.

C'est à Poggibonsi qu'on s'arrêtera, encore une petite ville ancienne, avec des rues montueuses, un cloître abritant des fresques demi-effacées, une forteresse crénelée, datant des empereurs alle-

mands, et aussi une légende, une des plus douces légendes franciscaines, digne d'avoir fleuri dans ce pays aux purs horizons, pareils à ceux que les vieux peintres aiment à donner pour fond à leurs tableaux d'autel.

Donc, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, vivait dans le luxe, à Poggibonsi, un homme nommé Lucchesio, qui avait gagné sa fortune à spéculer sur les grains et parfois à accaparer le blé du pauvre. Son âme fut si violemment saisie par les prédications de saint François d'Assise qu'il distribua aux indigents ses biens mal acquis, et de concert avec sa femme, que le récit appelle du doux nom de *Bonadonna* (bonne dame), tous deux s'engagèrent les premiers dans l'association nouvelle des Frères et Sœurs de la Pénitence, qui devint ensuite le Tiers-Ordre franciscain. Ils n'avaient gardé que leur maison, leur jardin et un âne. Et par ces mêmes rues de Poggibonsi, Lucchesio allait au loin chercher dans la campagne les malades abandonnés, les ramenant à sa demeure, transformée en un hospice dont sa femme était la gardienne; ou bien, menant son âne, il frappait aux portes pour quêter des aumônes. Des années se passèrent ainsi. Un jour, la femme, épuisée de saintes œuvres, comprit que la mort venait pour elle, et demanda à son mari d'appeler un prêtre. Mais devant ce brisement de leur étroite union, Lucchesio sentit que « de même qu'ils avaient toujours servi Dieu ensemble, ensemble ils devaient aller en Paradis ». Quoique plein de forces encore, il





voulut avec celle qu'il aimait recevoir l'hostie pour mourir. Et lui tenant la main, la soutenant dans son agonie, il attendit qu'elle eût expiré, fit sur elle le signe de la croix; alors, inclinant la tête, il mourut aussi.

Ce souvenir de tendresse infinie, on l'emporte à travers la campagne où l'on va pendant deux heures, en primitif équipage, voiture cahotante aux durs coussins, vous faisant envier les chars lourds d'herbes qu'on rencontre, traînés par des bœufs jaunâtres aux grandes cornes, entre les champs de maïs semés d'arbres que relie des cordons de vigne, entre les haies épanouies comme des bouquets. Sur les crêtes des collines onduleuses, toujours des créneaux, que ce soit une ferme, un vieux château ou un ancien monastère; tout cela date du temps lointain des guerres continues. Des cyprès allongent leurs colonnes sombres, si pittoresques, au milieu des masses plus claires des chênes ou des yeuses. L'Elsa, ce ruisseau au joli nom, court sous les trembles et les tamaris, dans le vallon baptisé d'après lui *val d'Elsa*. C'est déjà la *Terre*, comme disaient jadis fièrement ses citoyens : la *Terra de San Gimignano*. Et voici qu'au fond du ciel surgit une apparition stupéfiante, une colline plus haute, dont les pentes sont argentées d'oliviers, portant, au sommet, dressées comme pour atteindre les nuages, treize tours carrées, colossales, qui montent d'un jet, au-dessus des massifs remparts d'enceinte, au-dessus des clochers d'église, se défiant toujours, se grandissant chacune aux dépens de sa voisine, ainsi qu'aux vieux âges où elles étaient soixante-seize, chaque maison noble de la cité exhaussant la sienne, pour dominer et opprimer ses rivales en gloire et en influence.

La vision ne dure qu'un instant, puis tout disparaît pour reparaître au tournant de la route. Elle semble s'enfoncer dans le passé dont elle sort, cette ville brun-rose, cette ville insaisissable, décor de poème chevaleresque ou de roman tragique, rêvé plutôt que vu, jusqu'au moment où, la côte raide enfin gravie, on arrive à l'une de ses portes fortifiées, la *porta* San Giovanni ou la *porta* San Matteo.

## II

Au-dessus de ces portes, une vierge peinte, une statue de saint bénit encore du fond de sa niche ogivale le voyageur qui entre. Elles franchies, ce n'est plus le rêve, c'est le cadre intact de quelque chronique. Dans les rues où l'herbe pousse, rien ne vient troubler cette impression très forte, car il n'y a personne, sauf de rares femmes assises au seuil des maisons vieilles de six siècles, quelques enfants qui jouent, sans vous harceler, comme partout en Italie, pour obtenir une aumône. La mémoire est la fée qui, dans cette ville déserte,

jadis si vivante, ouvre les portes closes et en fait sortir la foule active, mobile, soulevée par les colères ou les joies du passé.

L'aspect des édifices montre en effet clairement que ce fut une riche cité, de vie intense, comme au Moyen âge, toutes les petites communes italiennes indépendantes, mais aussi une ville de querelles et de haines. Les palais abandonnés sont encore très beaux avec leurs façades de briques, leurs loggias à colonnes, murées aujourd'hui, leurs fenêtres sculptées, et aux murailles les anneaux de fer auxquels on attachait les chevaux, auxquels, la nuit, on enfonçait les torches. Certains de ces palais, dans leurs grandes salles, conservent de belles fresques pâlies. Mais tous ont l'apparence de forteresses rébarbatives, battues par les sièges, étrangement armées, non contre la plaine, mais contre la rue : demeures de frères ennemis, sur lesquelles les tours effrayantes, percées de meurtrières inégales, montent la garde et se menacent toujours.

C'est bien en vain que le bon saint Géminien, ce pieux évêque de Modène, qui, aux premiers âges chrétiens, rendit par miracle sa ville épiscopale invisible aux barbares conduits par Totila, a été élu patron de cette terre, quoique, pour être mieux protégée par lui, elle ait voulu changer contre le sien son nom romain de *Silvia*. C'est en vain qu'un de ses doigts pacifiques, conservé dans un reliquaire d'or, a maintes fois béni ce peuple violent. Ecrasant la vaste église collégiale, autour de l'étroite place, sept tours se mesurent et se heurtent presque. D'abord celle du premier palais des podestats, que nulle autre n'avait le droit d'égaler en hauteur, appelée d'un nom farouche : la *Rognosa*, et décorée, en 1407, par la commune, d'une horloge, luxe rare alors, qu'elle conserve toujours. Puis la tour du Palais du Peuple, plus jeune de deux cents ans, confisqué aux Montegutoli, après un drame sanglant; celle-ci toute échelonnée d'écussons armoriés et où les trois énormes cloches de bronze ciselé de bas-reliefs, sonnant jadis la paix ou la guerre, mettant sur pied les hommes d'armes, sont là depuis cinq siècles. En face, les tours doubles des Salvucci et des Ardinghelli, familles de rivaux, dont les haines passèrent toutes les autres, et qui, deux siècles durant, se disputèrent la ville, s'exilant successivement, guelfes ou gibelins, selon leurs intérêts, *Noirs* ou *Blancs*, amis du peuple ou ses adversaires, suivant l'heure, mais trop fiers au fond, « ayant trop de tours » pour abjurer jamais sincèrement leur orgueil de race.

L'époque splendide de San Gimignano est ce XIII<sup>e</sup> siècle, partout incomparable. Longtemps sujette des évêques de Volterra, la ville a conquis sa liberté. Elle se gouverne, comme ses voisines plus importantes, avec un podestat, des consuls, un conseil des IX en superbes costumes de velours et de soie rouge et jaune, couleurs de la ville. Elle a



des arts ou corporations de métiers comme à Florence, surtout les arts de la soie et de la laine. Et elle bâtit alors ces beaux palais, ces églises, cette citerne publique, avec sa grille ciselée et ses piliers de pierre, d'un si pittoresque effet, au milieu de la place irrégulière, que dominant des tours encore et des palais en brique rose, les plus beaux de San Gimignano. Elle bâtit aussi des couvents nombreux, où bénédictins, franciscains, dominicains, clarisses, vivent de pieuses offrandes.

Tout cela est resté debout, et c'est un inexprimable charme d'aller au hasard par les rues pavées de larges dalles, le long des *vicolis* ou ruelles étroites qui vont heurter au rempart, avec de si belles échappées sur la plaine. On passe sous des arcades sculptées, on voit s'ouvrir des voûtes sombres, monter d'étranges escaliers. Comme jaillies d'un seul bloc, les tours n'en ont pas; de plate-formes en plate-formes intérieures, s'élançant des échelles à donner le vertige. Cette jolie chapelle San Jacopo, entourée d'un cimetière, d'où l'on embrasse l'horizon de montagnes, avec sa façade orientale en carreaux de couleurs, fut édifée en actions de grâces, au retour de la première croisade, par ceux de San Gimignano qui étaient allés en Palestine, et donnée aux Templiers, dont de modestes religieuses prirent ensuite la place. Les femmes lavent toujours à l'antique fontaine aux arches basses, enfonçant dans le roc à mi-côte ses lourds piliers. Leurs cruches de terre, leurs jupes aux vives couleurs déteintes, ne les font guère différentes des aïeules très anciennes, qui venaient y puiser et dont les mauvaises langues des pays d'alentour disaient, en manière de dicton railleur : « A San Gimignano aux belles tours et aux belles cloches, tous les hommes sont affreux, toutes les femmes sont laides. »

Pas si laides sans doute, les plus riches savaient du moins se parer, car le conseil des IX, un conseil qui se mêlait de toutes choses, les obligeait — idée ingénieuse pour équilibrer les budgets en détresse, — à lui payer un impôt afin de pouvoir désobéir à leur aise aux lois intolérantes qui leur interdisaient les lourdes étoffes soyeuses, brodées et rebrodées d'or et d'émaux, les fins bijoux constellés de pierreries, les robes doublées de fourrures venues de loin. Que ce fût mariage ou cortège public, tout leur était prétexte pour se mettre en grande toilette aux loggias rattachées à travers la rue par des guirlandes de fleurs et de rubans, échanger coups d'œil et sourires, et si la fête s'achevait en sanglante bataille, chose trop habituelle, admirer les beaux coups d'épées; ou bien assister à ces festins auxquels toute la ville était conviée, avant que le conseil, toujours gêneur, pour empêcher les citoyens de se ruiner, limitât le nombre des invités. « Chapons et faisans débordent des tables, — dit un poète qui écrivait avant Dante, Folgore de San Gimignano, — autour desquelles tournent serviteurs et pages.

« Les salles d'apparat sont éclairées de torches et « de bougies de cire », et il montre les belles invitées, dames et demoiselles, écoutant les musiciens, riant des tours des jongleurs. Puis ce sont les amusements de chaque saison : « En janvier, bon feu et chaudes chambres, couvertures « de soie, mantels de fourrure, et sortir dans le « jour pour jeter, en jouant, aux jeunes filles, la « neige blanche et froide... En avril, le doux pays « fleurit de belle herbe fraîche; dames et jeunes « gens vont chevaucher, portent des habits de « France, dansent des danses provençales et touchent des instruments d'Allemagne... En mai, « tournois, pluies de fleurs, guirlandes et oranges « lancées des balcons... En juillet, les compagnies « vont dans des jardins ombrés, où les fontaines « jaillissent... En septembre, on chevauche aux « collines, de châteaux en châteaux... »

Ces tableaux ont le charme indéfinissable des vieilles tapisseries qui semblent retenir dans les fils entrecroisés de leurs trames quelque chose des lointaines gaités dont elles sont l'image. Mais ici, comme dans le même temps, par toute l'Italie, que de sombres histoires sous ces divertissements, que de fois se renouvelèrent, entre ces familles irréconciliables, des tragédies pareilles à celle de Roméo et Juliette. Devant ces demeures d'aspect sévère, on songe aux existences de femmes qui s'y sont écoulées douloureuses et meurtries, victimes impuissantes des haines, des exils, des conjurations au milieu desquelles il leur fallait vivre. Car, à San Gimignano, les partis en querelle faisaient de grande politique. La ville, membre de la ligue toscane, servait d'arbitre à ses deux redoutables voisines toujours guerroyantes, Florence et Sienne, et recevait leurs ambassadeurs. Ses rues ont vu passer d'illustres personnages que nous serions à peine étonnés d'y rencontrer, tant ce cadre est plus fait pour eux que pour nous. Lorsqu'au Palais communal, on gravit l'escalier de pierre sur lequel roulèrent, au XIV<sup>e</sup> siècle, les têtes de trois jeunes Ardinghelli, coupables d'avoir conspiré contre l'État, au dire de leurs ennemis, la jolie cour avec ses sculptures, ses écussons, son puits, sa loggia, dégradés mais nullement changés, semble attendre plutôt ceux qu'elle a reçus jadis, le légat de Boniface VIII, ou cet envoyé des Florentins, Dante Alighieri, qui vint entretenir éloquentement le Conseil, d'alliance et de paix, en 1299, quand il portait déjà dans sa pensée les terribles visions de son Enfer et les suavités de son Paradis.

### III

Mais de tous ceux-là, grands et célèbres, violents et puissants, les vieilles pierres parlent moins que d'une apparition douce, âme d'humble restée vivante à travers les siècles pour la population simple et humble de cette ville déchue. Le cœur de



San Gimignano, au centre des tours haïneuses, c'est le tombeau d'une sainte inconnue, d'un enfant de quinze ans.

Elle s'appelait Fina des Ciardi et elle était d'une famille noble, réduite à la pauvreté comme tant d'autres, à cette époque de bouleversements constants. Son père mort, son frère parti pour la Sicile, où il cherchait, sans doute, un sort meilleur, et mena, lui aussi, une existence édifiante, la jeune fille était demeurée avec sa mère Impériora, dans leur maison veuve, travaillant toutes deux de leurs mains, sans se plaindre, pour vivre. « Lis d'un blanc de neige, rose charmante », ces images gracieuses viennent sous la plume du bon dominicain qui écrivit sa vie, lorsqu'il parle de Fina. De bonne heure, on admirait sa grande beauté, les jeunes filles étant alors et en ce pays méridional bien plus précoces que de nos jours, puisque la Béatrix de Dante n'a que neuf ans, lorsqu'il la rencontre et « garde, dès lors, son image en son cœur ». Fina, elle aussi, quoi qu'elle ne possédât pas un denier des quarante livres (280 francs) que le Conseil, en ce XIII<sup>e</sup> siècle, assignait comme dot aux demoiselles nobles de San Gimignano, eût pu attirer bien des hommages, si elle s'était mêlée aux fêtes et aux amusements des femmes de la ville. Mais s'étant très jeune secrètement vouée à Dieu, elle glissait d'un pas léger le long de ces rues qui s'en souviennent, ne quittant son logis que pour se rendre à l'église, les yeux toujours fixés à terre, afin que sous ses longs cils baissés, son regard n'allât à personne.

Elle vivait ainsi, cachée, soumise à son sort modeste, jeûnant et priant, « s'étudiant à l'arrangement intime de son âme autant qu'elle songeait peu à la parure pour son corps ». Soudain en pleine beauté, en pleine jeunesse, elle fut frappée d'une maladie atroce, une paralysie qui, la prenant toute, « hormis la tête », l'empêchait de se mouvoir. Cinq années durant, elle vécut et souffrit ainsi, ayant voulu, par esprit de pénitence, en guise de lit, une simple planche sur laquelle s'étendait son corps inerte, rongé de plaies. Cependant, « il n'y eut jamais un signe de tristesse sur son visage, et elle ne proféra pas une parole de plainte », mais seulement des actions de grâces. Cette suprême patience fit d'elle, aux yeux du peuple, une vraie martyre. On venait demander ses prières et on la comblait d'aumônes qu'elle acceptait à regret. Préférant aux dons fastueux des riches les simples présents des humbles, elle ne gardait que le nécessaire pour sa vie quotidienne, distribuant tout le reste aux indigents avec une souriante bonté.

Sa mère la soignait, aidée d'une servante restée fidèle à leurs malheurs, la nourrice Beldia, et souvent d'une charitable amie que le récit nomme Bonaventura. Cette dernière était près d'elle le jour où la mère de Fina, rentrant du dehors, tomba morte subitement sur le seuil de sa porte.

La jeune sainte, immobilisée à l'étage supérieur, connut cette catastrophe par une intime révélation et s'écria, angoissée : « — Lève-toi, ma sœur, et va voir ce qui est arrivé à ma mère. » Mais quand elle entendit monter jusqu'à elle les cris de Bonaventura, ces cris déchirants, excessifs, qui accompagnaient alors la mort et la sépulture et que le Conseil finit par interdire : « — Que vas-tu faire, Fina, maintenant que ta mère est morte, sur terre ? — « la vierge de Dieu, dit son biographe, leva les yeux au ciel et supporta ce malheur d'une âme égale. » Sentant d'ailleurs que la séparation ne pouvait être longue, elle n'aspira plus qu'à connaître l'heure de sa propre mort.

Cette enfant vaillante s'était toujours sentie rattachée, par une dévotion spéciale, à l'énergique pape saint Grégoire le Grand, et c'était lui qu'elle invoquait pour la lui révéler. Or, il advint que sa triste chambre de malade s'emplit soudain de lumière. Répondant à son confiant appel, le pape lui-même, dans une gloire d'anges, lui apparut, et lui dit d'une voix très douce : « Réjouis-toi, ma fille; au jour de ma fête, tu viendras partager éternellement avec nous la gloire de ton époux. » Sans étonnement de la vision, mais ravie de bonheur à cette assurance, la jeune fille « inclina avec révérence la tête devant le pape, se recommandant dévotement à sa prière », et tout disparut. Elle raconta ensuite ce fait miraculeux aux femmes qui la soignaient, et se prépara paisiblement au départ, car huit jours seulement la séparaient de la fête de saint Grégoire.

Ces huit jours ne furent que tortures achevant de broyer ce faible corps. Sans interruption, Beldia tendre comme une mère pour l'enfant qu'elle avait élevée, soutenait sa tête endolorie. L'effort fut si grand que le bras et la main de la nourrice en demeurèrent enflés et paralysés. Enfin, au jour indiqué, le 12 mars 1253, Fina mourut en priant, au milieu d'une violente tempête, battant de vent et de pluie le roc et les tours de San Gimignano, et inspirant aux superstitions de cet âge l'idée d'une défaite et d'une fureur des démons. Cependant, d'autres prodiges se manifestèrent. Des fleurs blanches parfumées s'épanouissaient dans les plaies de Fina et sur la planche qui avait supporté son corps. Ce corps même, par une merveille fréquente dans la vie des saints, répandait une suave odeur.

Ainsi mourut-elle, et lorsque sa dépouille dut être portée de nuit, selon l'usage, à la collégiale, avant que les sonneurs eussent saisi les cordes, les cloches de toutes les églises de cette ville *aux belles cloches* se mirent d'elles-mêmes à sonner, « mues par les anges ». En grande pompe, sur sa civière et son drap mortuaire de soie aux couleurs de la ville, entourée de torches et de cierges, suivie d'une foule enthousiaste, celle qui avait vécu d'une vie pauvre et douloureuse, eut, dans la mort, un suprême triomphe. Le respect modérait les dé-



monstrations bruyantes accoutumées. Toutefois, le peuple protestant par ses cris, les prêtres durent la laisser exposée dans le chœur de l'église, pour que tous pussent la vénérer. Elle y dormait depuis deux jours en son cercueil ouvert, et près d'elle la nourrice fidèle, Beldia, priait sans relâche, invoquant déjà son enfant adoptive. Tout à coup, le bras de la morte se souleva lentement, sa main alla chercher la main dévouée, blessée à son service, la pressa trois fois en palpant les doigts, et revint à sa place dans le cercueil, tandis que Beldia, reconnaissante, levait au ciel son bras guéri. Ce fut le premier miracle de la jeune sainte de San Gimignano, miracle de tendresse, venant témoigner que nos affections ne sauraient pas plus mourir que notre âme même. D'autres malades, des estropiés, des infirmes, accoururent, faisant vœu « d'entourer chaque année le sépulcre de la sainte d'un fil de cire », et tous voulurent être exaucés, avant que l'on put descendre le corps dans la tombe préparée en un coin de la grande église.

Alors, de toute la contrée, des foules montèrent à San Gimignano chercher la délivrance de leurs maux. Dans la mort, comme dans la vie, Fina était généreuse pour le pauvre; elle guérissait même les animaux malades, bœufs, ânes, chevaux, que les paysans lui amenaient. Bientôt, son influence s'étendit; on l'implora de loin : des voyageurs dans les périls de la route, des marins dans le péril de la mer, des blessés sur les nombreux champs de bataille, des prisonniers dont elle rom-

pait les chaînes. Des incendies s'éteignirent devant ses reliques. Prodige suprême, elle ressuscita, dit-on, des morts!

Ceux qui, dans San Gimignano, avaient connu et aimé, chez la petite sainte, le simple, mais parfait exercice de toutes les vertus féminines : l'énergie morale, la patience, la charité, n'étaient pas les derniers à propager son culte. Dès l'année qui suivit sa mort, les dons reconnaissants jetés sur sa pierre tombale formèrent une somme suffisante pour qu'on pût construire l'hôpital de Sainte-Fina, asile offert aux malades, qu'on aime à s'imaginer bâti sur l'emplacement de sa demeure, et où l'on vénère encore la planche qui servit de lit à son martyre. Cet hôpital, riche de par les donations pieuses, consacra la sainteté de la jeune fille longtemps avant que l'Église l'eût canonisée (1481). Dans ces âges de foi simple, chaque ville proclamait ainsi spontanément ses saints, qu'elle aimait davantage, parce qu'ils étaient les enfants de la cité.

San Gimignano en compta un second cent ans après Fina. Saint Bartolo fut un bon prêtre, et, victime de la lèpre, supporta vingt ans cet horrible mal avec une résignation qui le fit surnommer le Job de la Toscane.

Sur les tombes, l'une et l'autre vénérées, de ces deux saints, allait s'épanouir une splendide floraison d'art.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)



## L'ANGELUS (\*)

*La neige tombe, tombe, drue  
Et fine, du matin au soir.  
La masse en est sans cesse accrue :  
Et tout est blanc sous le ciel noir.*

*La rafale, avec violence,  
Faisant tourbillonner dans l'air  
Les flocons légers, les balance  
Comme des papillons d'hiver.*

*Elle vole, tourne et se pose  
Partout, embrumant l'horizon,  
Et, bon gré, malgré, porte close,  
Chacun chez soi reste en prison.*

*Tout s'efface, couleur et forme,  
Sous ce linceul blafard et froid.  
Il faut que tout soit mort ou dorme.  
Silence, ombre, rien ne se voit.*

*Rien ne s'entend.... hormis la cloche  
Qui tinte, amortissant son bruit,  
Quand le jour naît et quand approche  
La première heure de la nuit.*

PAUL COLLIN.

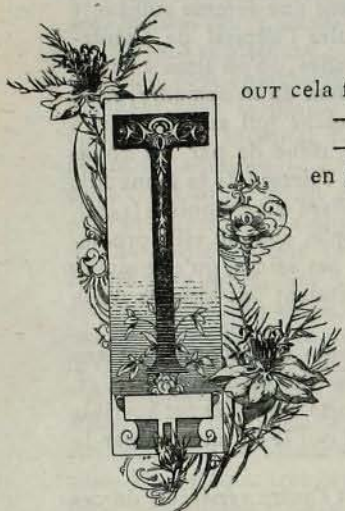
(\*) Poésie extraite du volume *Fleur de Givre*; Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul, Paris. Prix du volume : 3 francs. (1899.)





## LE ROI DES NEIGES

SUITE



OUT cela fait, Sverto demanda :

— Es-tu prêt, frère ?

— Je suis prêt, dit Siwar en jetant un dernier regard sur le gouverneur, dont le sommeil, presque sans souffle, tenait de la torpeur. Puis il reprit la torche et les deux jeunes hommes, par la trappe béante, s'enfoncèrent dans l'escalier.

— Comprends, dit Steven, en descendant lentement, et avec précaution, afin de mieux gui-

der son compagnon, comprends que le gouverneur, s'il n'est mort ou blessé par nous, n'en est pas moins impuissant. Attaché sur son lit, enfermé à clé, il peut rester ainsi de longues heures sans que Rorick lui-même, le plus hardi de tous, ose essayer d'ouvrir la porte de la salle basse, porte faite pour résister aux plus rudes assauts.

— Tu me rassures un peu, Iarl, déclara Siwar, en mettant le pied sur la dernière marche, car j'ai bien mal attaché le vieux loup. Que ne l'ai-je baignonné, au risque de l'étouffer ! Dans ma hâte, faute de temps et de liens, j'ai fait des nœuds trop peu solides. Si je remontais ?

— Non, dit Steven, tant pis ! Il est enfermé là-haut et pour sortir n'a d'autre issue que les mines. Le narcotique le tiendra en léthargie encore longtemps. Quand il pourra descendre, en admettant qu'il arrive à rompre ses liens, nous aurons quitté le souterrain depuis longtemps.

— N'a-t-il pas d'autre sortie sur la cour de la forteresse, pour aller donner l'alarme ? Celle du chenil ?

— Même pour sortir par là, il lui faudrait descendre dans le souterrain, car le chenil y aboutit par un passage grillé, en pente roide. Mais Warwolf voudra-t-il mettre la garnison sur pied ? Osera-t-il entrer dans cette fosse de bêtes cruelles ?

— Tous ces jours-ci, les loups ont hurlé de faim : le gouverneur lui-même ne les affrontera pas.

Ils se turent et suivirent en silence le passage élargi dans les anfractuosités du roc. Arrivé dans

la grotte immense, Steven tendit la clé de la grille ouvrant sur le chenal et dit à Siwar :

— Toi, Siwar, laisse-moi la torche et prends cette galerie au fond de laquelle tu verras la blême clarté des eaux. Elle ouvre sur la mer par deux grilles dont voici la seule clé. Ouvre-les toutes les deux, tu le pourras sans peine : la serrure est à hauteur d'épaule et saillante au toucher. Puis va, jusqu'au bord, faire signe à la barque d'accoster.

— Le fiord est calme, dit Siwar. La barque pourra se tenir près de la roche sans que l'on ait à craindre que le flot ne l'y brise. Et toi, Iarl, que feras-tu ?

— Pendant ce temps j'irai jusqu'au cachot, je prendrai l'enfant dans mes bras et te rejoindrai aussitôt. Nous sauterons dans la barque et nous nous engagerons dans le chenal. Tiens-toi seulement prêt, par excès de sûreté, à refermer les deux grilles à clé dès que je les aurai franchies.

— La barque accostée, ne dois-je pas revenir te prêter main forte, au cas où le gouverneur, réveillé par sortilège et dégagé de ses liens, t'aurait rejoint ?

— Non, ne reviens pas, sans torche tu pourrais te tromper de galerie et t'égarer. Il nous faudrait te chercher, t'attendre tout au moins et ce serait perdre un temps trop précieux. Voici la direction du chenal, suis ton chemin, mon frère, et que Dieu te protège !

Ils eurent un serrement de cœur à se quitter. Dans la grotte, quoique certain que Siwar était dans la bonne voie, Steven attendit, la torche levée, que son compagnon eût disparu dans l'ombre de la galerie. Il se retournait afin de se diriger vers le cachot, quand, du côté de l'escalier, un bruit l'inquiéta. Il prêta l'oreille, mais il n'entendit plus que les gouttes d'eau, suintant des fissures du roc et tombant toujours comme des larmes dans les profondeurs lointaines des ténèbres.

Bien qu'il eut perdu du temps dans la descente de l'escalier, puis en explications avec Siwar, il semblait absolument impossible à Steven que messire Warwolf eût déjà secoué le sommeil et se fut dégagé de ses liens pour le suivre. Il se dit que le bruit entendu était probablement l'écho des pas de Siwar et il s'élança rapidement dans le



passage de droite qui menait au cachot. Un instant, il craignit d'avoir, dans sa surexcitation fiévreuse, pris le chemin du chenil. Bientôt il reconnut le couloir à voûte surbaissée, puis, en retrait dans la muraille, la porte de fer. Il l'ouvrit sans trop de peine et, entré, il projeta brusquement la clarté de sa torche en avant, frissonnant à la même idée que la première fois : « S'il allait trouver le cachot vide ou l'enfant mort ? » Mais tout de suite il vit le petit roi couché et caché dans ses fourrures, tapi contre le mur comme une pauvre petite bête craintive, malade et désolée.

— Mon petit roi, mon beau roi, dit Steven, n'ayez pas peur, ne criez pas, ne vous débattiez pas ; laissez-vous emporter dans mes bras. Je vous ai promis de vous sauver. Je viens remplir ma promesse.

Le malheureux enfant le regardait toujours sans parler, avec ses prunelles de cristal, ses prunelles de tristesse, de surprise infinie, et d'une limpidité de larmes intarissables. Il ne marquait par aucun geste qu'il eut compris ou reconnu Steven. Alors le jeune Iarl ramassa les fourrures, en enveloppa soigneusement l'enfant qui se laissait faire dans cette soumission passive, dans ce mutisme serrant le cœur de pitié. Le jeune homme s'apprêtait à l'enlever et à reprendre sa torche quand, vers la grotte, un bruit de pas lointain mais très distinct cette fois, le redressa, le souffle coupé d'angoisse. Impossible que ce fut Siwar après les recommandations instantes de Steven ! Hors Siwar, le Iarl n'avait que des ennemis à Ruensdal. Il pensa instantanément que rencontrer Warwolf ou quelque autre dans l'étroite galerie menant au cachot, avec le petit captif dans ses bras, c'était, si léger que fut l'enfant, affronter une lutte inégale et folle. Ainsi gêné pour se défendre, il ne pouvait sérieusement avoir raison d'un homme tel que le gouverneur. Puis, qui sait si ce Warwolf, pour atteindre Steven plus sûrement, ne frapperait pas d'abord le prisonnier ? Un instant encore, le jeune homme invoqua le Saint, espéra, contre toute probabilité, que c'était le pas de Siwar. Mais Siwar n'avait pas de torche et, penché dans l'entrebâillement de la porte de fer, le Iarl apercevait vers la grotte une clarté vacillante. Envisageant les pires complications, il constata que ce cachot nu ne lui laissait aucune chance de fuir ou de s'embusquer. Alors, pour éviter à l'enfant une lutte qui l'eut terrorisé, il posa sa torche dans l'anneau scellé au mur, ressortit vivement, marcha aussi vite qu'il put mais sans bruit vers la grotte, préférant, puisqu'il fallait combattre, combattre dans un espace large ou, en cas de danger suprême, il aurait la chance dernière d'être entendu de Siwar et de ceux de la barque.

Au débouché de la galerie dans la grotte, Steven se trouva face à face avec messire Warwolf, échelonné, la face rouge et tuméfiée, les vêtements déchirés par les violents efforts faits pour se déprendre des liens.

— Ah ! coquin, misérable, chien d'Allemagne, valet traître, vociféra le gouverneur, son fouet de meute levé.

En même temps, il jeta sa torche à terre. Elle continua de brûler sur le roc, par intermittence, jetant sur les parois humides, sur les stalactites ruisselantes, sur les filons de minerai et les gisements de cristal, des lueurs tantôt mourantes, tantôt vives et rouges qui éclairaient fantastiquement cette scène tragique. Voyant devant lui son valet sans armes, en attente, mais non en attitude d'attaque, le maître ricana féroce :

— Ah ! tu me voles mes clés et, désespérant de forcer le pont levis ou de sauter le rempart, tu crois m'échapper par ce souterrain secret, truant fiéffé ! Mais te voilà pris au piège en dépit de tes ruses. L'échine déchirée, tu mourras sous le fouet aux dents d'acier !

Redevenu très calme, le Iarl répondit avec un regard dont l'expression de fierté tint Warwolf à distance en dépit de sa rage :

— Sire Warwolf, la menace cache souvent la peur.

— A genoux, lâche, hurlait le maître de Ruensdal dans un emportement frénétique, à genoux, bête rampante, à genoux pour recevoir les coups que tu mérites !

Et le gouverneur, tenant toujours son fouet levé, attendait réellement que Steven se courbât devant lui afin qu'il put le rouer plus aisément. Mais cette fois, le Iarl se redressa, leva la tête, croisa ses bras sur sa poitrine et dit sans arrogance, mais dans un noble orgueil :

— Ce n'est plus l'heure des grimaces de soumission, et des platitudes feintes, messire. Je dois maintenant me montrer à vous tel que je suis réellement : un homme libre ! Ecoutez ceci sans m'interrompre, car le temps presse. Vous avez cette nuit une belle et unique occasion de racheter d'un seul coup vos péchés : Remontez au donjon, laissez-moi la route libre.

— Au premier coup de lanière, tu vas changer de langage, vil chien !

Ecumant, exaspéré, le gouverneur allait cingler le visage de Steven de toute sa force, mais celui-ci, d'un mouvement prompt, saisit le fouet de sa main nerveuse, l'arracha et le lança au loin.

— Tu préfères le couteau, bégaya messire Warwolf, pouvant à peine articuler dans sa fureur de brute déchaînée ; eh bien, tu en tâteras, serf rebelle, esclave révolté !

Et, d'une main frémissante, il cherchait à tirer son couteau de chasse de sa ceinture. Au moment où il allait dégainer, Steven lui saisit les poignets, l'obligea à le regarder face à face, dans les yeux. Le gouverneur eut un recul de saisissement, comme se trouvant soudain devant un autre homme. Alors le Iarl lui dit d'une voix superbe :

— Je ne suis ni le marchand d'Allemagne, ni ton



valet, Warwolf. Je suis Steven de Sverto, un des sept Iarls des Snorra. J'ai dans le sang, le sang des Rois de la mer ! J'ai enduré de toi, injures, humiliations et coups. Je les ai offerts à Dieu en rachat de mes fautes. Je les ai soufferts sans plainte, pour l'amour de ma Dame, pour le service et la délivrance de mon seul et vrai maître, l'enfant du bouclier, Harald, fils d'Harald, souverain des Sept Iles Bienheureuses. C'est lui que je veux sauver avec le secours de Saint Olaf. Tu ne peux rien contre nous, Warwolf, c'est à toi de t'agenouiller et d'implorer de Dieu le pardon de tes crimes.

Profitant de la stupeur que causaient au gouverneur et ces paroles et la divulgation d'un secret qu'il croyait impénétrable, le jeune Iarl lui lâcha les mains et lui arracha son couteau de la ceinture ; puis, se souvenant de son serment, pour ne pas céder à la tentation de verser le sang, même en danger de mort, il jeta l'arme comme il avait jeté le fouet, très loin, dans les ténèbres profondes de la grotte.

Warwolf s'élança sur le Iarl comme une bête affolée et sauvage. Il le mordit, il le griffa ; mais certain que le sang qui coulait était son propre sang et non celui du gouverneur, Steven gardait toute sa mesure, toute sa présence d'esprit, toute sa foi entière dans le secours du Saint. La lutte fut brutale mais courte. Les pieds crispés au sol, poitrine contre poitrine, leur souffle haletant confondu, ils vacillèrent quelques secondes noués furieusement l'un à l'autre. Puis Warwolf s'effondra lourdement, vaincu, souillé de sang, mais seulement du sang de son vainqueur. Steven n'ayant que sa propre ceinture sous la main, lui lia tant mal que bien les bras derrière le dos ; puis, profitant de l'évanouissement où la chute avait plongé le gouverneur, il laissa la torche se consumer à terre, s'enfonça dans la galerie de droite, rentra dans le cachot et reprit dans ses bras le petit roi enveloppé de ses fourrures blanches. Il ne s'embarrassa de rien d'autre, voulant garder une main libre en cas d'attaque nouvelle et pensant que la torche de Warwolf, bien que jetée à terre, l'éclairerait suffisamment pour traverser la grotte et gagner le passage menant au fiord.

Dans la grotte, en effet, cette torche brûlait encore, mais si faiblement que si Steven put constater que Warwolf ne gisait plus inanimé, il lui fut du moins impossible de voir où il s'était ou caché ou enfui. Il ne s'attarda pas à cette recherche ; mais, marchant avec précaution, protégeant de son bras libre le petit roi de peur qu'il ne reçut dans l'ombre quelque terrible coup, il se dirigea vers la galerie du fiord.

Il y parvint sans encombre et il s'y engageait d'un pas plus vif quand, des profondeurs du souterrain, un hurlement le fit tressaillir. Une crainte, vague encore, lui étreignit le cœur ; mais les hurlements plus nombreux, plus proches, répétés maintenant par tous les échos sonores de la grotte,

précisèrent atrocement cette crainte. Et il pensa : « Warwolf, profitant du répit, s'est relevé, s'est sauvé et a ouvert la grille du chenil donnant dans le souterrain. »

Il n'y avait plus à en douter. Maintenant, aux hurlements, se mêlait un bruit de galopade effrénée. Le gouverneur avait compté que le Iarl, même s'il connaissait l'existence d'une issue sur le fiord, butterait contre la grille fermée, et que, s'il avait le moyen et le temps de l'ouvrir, il n'aurait comme ressource suprême qu'à se jeter dans les flots pour éviter d'être rattrapé et dévoré par les loups et les chiens loups.

Les hurlements et les bruits de la meute affamée se rapprochaient.

Malgré son fardeau, Steven courait vertigineusement. Il n'avait d'espoir que dans la fuite, car il savait que tout son courage et sa présence d'esprit ne lui serviraient de rien contre les bêtes enragées. Il courait tout souillé de son sang, épuisé par la lutte, essoufflé par la chasse éperdue. Il lui semblait, ainsi que dans un cauchemar, que la double grille n'apparaîtrait jamais, qu'il ne l'atteindrait pas, qu'elle reculait fantastiquement devant lui ! Puis l'idée folle, l'idée qu'il s'était trompé de galerie et retournait vers l'escalier du donjon, lui donna une sueur froide. Il aperçut enfin la lueur blême des eaux, puis une ombre près de la première grille à demi-ouverte. C'était Siwar. Le Iarl, croyant déjà sentir les mufles chauds des loups sur ses reins, serra plus fortement le petit Roi contre sa poitrine et franchit la distance en bonds désespérés. Dans un dernier souffle, il cria d'une voix d'angoisse et de lassitude suprêmes :

— Ferme la grille derrière moi, Siwar, ferme vite... Warwolf a lâché les loups dans le souterrain.

Siwar, Steven passé, eut juste le temps de fermer la première grille. Les loups s'y ruèrent, s'y écrasèrent, roulant les uns sur les autres, se mordant de rage entre eux. Non moins vivement Siwar fermait la seconde grille tandis que, sans reconnaître Dixen, ni Jorg, ni Sando, hors d'haleine, épuisé, pris d'éblouissement et tel qu'un homme ivre, Steven avançait sur le roc que mouillait le fiord et entraînait dans la barque. Il n'avait vu que Wœlia, assise à l'arrière, au pied du mat où se trouvait accrochée la statuette de Saint Olaf. Portant toujours son fardeau précieux, le jeune Iarl arriva jusque là, enjambant les cordages, vacillant, trébuchant. Autant de fatigue que de ferveur il tomba à genoux devant la princesse, posa, enveloppé de ses fourrures, le petit Roi des Neiges sur ses genoux et, levant vers la statuette du Saint ses bras rouges de sang, il murmura d'une voix expirante :

— O Saint Olaf, mes mains sont rouges, mais rouges de mon seul sang. J'ai tenu mon serment : *J'ai achevé ma tâche les mains blanches !*



Ces derniers mots s'étranglèrent en sa gorge et il tomba à la renverse dans le fond de la barque.

Dixen et Sando s'empressèrent de lui porter secours.

Siwar était resté près de la seconde grille, cloué par l'horreur de ce qu'il entrevoyait. La ruée terrible des chiens-loups continuait. Ils se jetaient contre les barreaux, les ébranlaient, se roulaient les uns sur les autres, se mordaient de rage furieuse. L'obstacle résista. Ce fut alors une noire et sanglante mêlée. Puis, on ne sait sous quelle impulsion ou quel instinct, sentant que la grille ne céderait pas, ils reprirent tous ensemble leur course enragée et folle vers la grotte. Siwar crut voir confusément la horde fauve se jeter, assez loin dans le passage, sur l'ombre d'un homme et ce fut une boucherie grouillante sur une proie jetée à terre. Il y eut un cri déchirant, effroyable, puis plus rien qu'une rumeur confuse de curée.

Messire Warwolf, cédant à une curiosité plus forte que tout instinct de prudence, avait suivi, derrière les loups, la galerie du fiord. Il n'avait pu, ni se garer comme en ouvrant le chenil, ni revenir vers la grotte, ni se défendre dans ce souterrain étroit et sombre. Ne reconnaissant ni les traits ni la voix du maître de Ruensdal, enivrés par le sang de Steven qui souillait ses habits, les loups s'étaient jetés sur lui. Et Siwar demeurait là, saisi de cette mort d'épouvante, de cette expiation que Dieu avait faite plus terrible que ne l'eussent conçue les hommes.

A l'appel de Dixen, tout frissonnant encore, il sauta dans la barque. Détachée du roc, elle s'engagea tout de suite dans le goulet.

Quand, après quatre ou cinq détours dans le chenal profond, les fugitifs furent certains qu'on ne pouvait plus les voir de Ruensdal, ils allumèrent la torche qui se trouvait fixée à l'avant du bateau. A sa lueur rousse, Siwar, Jorg, Dixen et Sando, aperçurent, au pied du mat, la princesse Wœlia tenant le petit Roi dans ses bras ; Steven, encore pâle et les yeux fermés, était couché à ses pieds ; au-dessus d'eux, la statuette bénie, la bonne vieille image du Saint, en l'étincellement de ses ors brunis formant auréole dans la nuit, semblait veiller sur eux et ouvrir ses deux mains pour les bénir plus largement.

## XV

Les côtes neigeuses de la Norvège avaient disparu depuis longtemps. Une barque, plus grande que celle du fiord de Ruensdal, glissait dans une brume légère, sur les ondes soyeuses. Dixen dirigeait, Sando et Jorg exécutaient la manœuvre. Seul, Siwar manquait. Wœlia était assise à l'arrière, sous une sorte de tente, près du lit de fourrures où dormait son jeune frère. Ouverte comme une aile, la grande voile semblait préserver la cou-

che des sautes du vent, et, attachée au mat, la statuette enluminée de saint Olaf continuait de veiller sur le sommeil du petit roi. Steven reposait sur une peau de renne, aux pieds de la princesse et ses yeux cherchaient les yeux de la jeune dame.

— N'est-il plus de danger pour nous, Steven ? demanda-t-elle. Et si l'alarme était donnée sommes-nous hors de toute poursuite ?

— Et qui aurait donné l'alarme, douce princesse, puisque les loups ont dévoré Warwolf ? Siwar, avant de nous quitter pour nous devancer aux îles, ne nous a-t-il pas décrit cette scène d'épouvante ?

— Ce fut une mort horrible, Steven.

— L'homme cruel l'avait préparée pour moi. Saint Olaf l'a puni. Je trouve le châtiment terrible, mais mérité.

— L'idée que vous auriez pu périr ainsi me fait frémir ! — Puis elle reprit, après un moment de silence : — Vous ne craignez réellement pas qu'on nous poursuive, ami ?

— Je ne le crains pas, ma dame. Seul, messire Warwolf savait la naissance illustre de son petit prisonnier, seul aussi son existence dans le cachot souterrain. Ignorant qu'il y eut un captif, comment les soldats de la citadelle se seraient-ils aperçu de sa disparition ?

— Mais de la vôtre, Steven, et de celle de Siwar ?

— Warwolf mort, Rorick ne s'en tourmentera pas plus que de la fuite de Tolwig. Croyez-vous, eut-il pouvoir de frêter toutes les barques du fiord, qu'il mettra la garnison et le village en émoi pour rattraper un pauvre diable de valet et un soldat incorporé de force ? Rorick supposera que, exaspérés par des violences répétées, Siwar et moi en voulant prendre la fuite, le gouverneur en voulant nous barrer la route du souterrain, avons été surpris et dévorés par les chiens-loups. Nulle autre explication n'est acceptable. D'ailleurs, sans maître, Ruensdal doit être en plein désarroi. Avant qu'on soit informé de tout cela à Copenhague, nous serons aux îles Snorra.

— Et si nous rencontrons des navires danois ?

— Nous redeviendrons pour eux de pauvres marchands d'Allemagne. D'ailleurs, ô douce Wœlia, les navires danois ont autre chose à faire en ce moment que battre le large en quête d'aventures. Gustave Wasa et la flotte de la ligue hanséatique leur donnent trop d'inquiétude dans le détroit pour qu'ils dispersent leurs forces sur toutes les mers. Nous ne pouvions choisir un moment plus propice. A Sélia, nos amis sont nombreux. Les Danois ont retiré presque toute leur garnison pour renforcer leur armée de Suède. Asmald, l'usurpateur, n'a pour toute garde qu'une poignée de mercenaires, et les Sept-Îles n'attendent que notre venue pour secouer le joug, si toutefois l'arrivée de Siwar avant la nôtre n'a déjà soulevé la population.



— J'en veux croire de si douces assurances, dit la princesse. Cependant, Siwar aura-t-il le temps de prévenir tous nos amis et de faire savoir aux Sept-Iles le retour d'Harald ? S'il allait être trahi et livré au Régent ? Mon esprit, préoccupé de la seule délivrance du petit roi, n'a rien su embrasser au delà.

— Avant d'entrer dans la forteresse de granit, ô douce dame, tous mes plans étaient concertés. Nos fidèles amis n'ont cessé de répandre et d'entretenir dans les Iles le bruit de ce retour. L'arrivée de Siwar, sur la barque frêtée par nous à Brekke et partie en avant, sera la confirmation de l'heureuse nouvelle. A cette heure, il n'est pas, dans les Snorra, une seule âme qui n'appelle avec ferveur le petit Harald dans ses prières !

— O mon ami, que votre parole est consolante ! Tout ce que ma faible pensée de femme n'a su prévoir, vous l'avez prévu, et au milieu des pires dangers, dans une lutte incessante dont j'ignorais les phases mortelles. Ah ! quelle force d'âme vous possédez pour avoir pu, vivant ce présent de ruse, d'alarme et de guet-apens, songer à tout l'avenir ! Que le vil usurpateur, que cet Asmald soit honni, menacé et affolé comme un fauve aux abois, je le crois, puisque vous me l'affirmez ; mais, pourtant, connaissant cet esprit de ténèbres, je redouterai jusqu'à son dernier jour ses bassesses et ses félonies : il a trahi mon père, il trahira mon frère !

— Parce qu'il est vil et lâche, dit Steven, nous aurons raison de lui. Par des amis dévoués, qui ont accès dans le palais même, je sais combien le Régent est hésitant et troublé. La délivrance miraculeuse du petit roi, notre retour, le frapperont comme un coup de foudre. Il ne s'est maintenu au pouvoir que par la terreur : nous le terroriserons. Abandonné par les Danois, il se livrera de lui-même. Qui sait même si nos amis et Siwar ne se sont pas déjà assurés de sa personne ?

— Oui, peut-être, mais par l'émeute. Et dans une guerre civile, nous aurons à craindre pour Harald, non seulement le heurt des passions populaires, mais le fer des assassins. Avant que de résider au palais où nous l'entourerons de vassaux très fidèles, vous savez, cher Steven, que la tradition veut que le roi soit consacré dans la basilique de Sélia, par l'archevêque primat des Iles, à la vue de la noblesse et du peuple. Or, si j'ai peur pour notre petit seigneur de ce couronnement en pleine cathédrale, où un violent remous de foule nous peut séparer de lui, combien je redoute plus encore cette dernière nuit avant le sacre, où il doit dormir son premier sommeil de roi sur la pierre de Bon Conseil, parmi les tombeaux de ses ancêtres, dans la crypte sombre et souterraine de l'ancienne basilique. Ah ! cette tradition,

cette coutume séculaire que j'admirais avec exaltation comme une méditation nécessaire, comme une entente sublime avec l'âme des aïeux morts, je l'appréhende pour un souverain qui n'est encore qu'un enfant.

Achevant ces paroles, elle se pencha doucement vers les fourrures blanches où, de l'enfant soigneusement enveloppé, on ne voyait surgir, au-delà de ses cheveux d'or, qu'un beau petit visage d'extraordinaire blancheur. Elle le contempla longuement et mélancoliquement.

— Comme il est pâle, murmura-t-elle, ce pauvre petit seigneur ! Et qu'il est vrai le surnom que lui donna la légende spontanée des Sept-Iles, la légende qui le devinait enfermé dans quelque affreux donjon de granit, parmi les montagnes de glace et les cieux de brouillard ! N'admirez-vous pas, Steven, comme la vérité se répand promptement, mystérieusement, par une sorte de divination du peuple ! Nous qui aimons l'enfant, nous qui sommes les siens, nous dont le plus cher désir était de le retrouver, nous avons longtemps douté de ce que ces bonnes âmes ont pressenti et cru tout de suite dans leur confiance naïve. Il nous a fallu des années d'exil et de recherches, des dépenses considérables, des prodiges de dévouement et d'intelligence pour découvrir ce que ces braves gens ont su tout de suite par le seul cri de leur cœur.

— J'ai souvent admiré cette divination, dit Steven, mais les légendes, vraies en sens général, manquent de précision dans les détails. Il nous fallait le nom exact de la forteresse, et c'est pourquoi nous ne devons pas regretter nos peines...

— Ah ! cher Steven, si j'admire la foi robuste de ces gens et l'espoir fidèle qu'ils ont gardé alors que tout défendait d'espérer, combien j'admire davantage, ô mon vaillant ami, votre énergie et votre intelligence puissantes, qui ont agi et ont vaincu, quand les autres, encore en servitude, se berçaient seulement d'une illusion de délivrance. Sans vous, Steven, leur rêve, qui l'eut réalisé ? Si la vue du petit roi vivant a tari les pleurs dans mes yeux, j'ai le cœur encore plein de larmes à voir cette cicatrice affreuse dont le barbare Warwolf vous a meurtri le visage.

Et Steven s'écria :

— Ah ! ne gémissiez plus pour cette balafre, ma princesse, car je l'ai reçue sous le regard de Dieu, au service de mon Roi, en grande amitié de vous. Par elle, je n'ai vaincu aucun ennemi terrible, mais je me suis vaincu. Saint Olaf me sait gré de ce que j'en ai souffert, non pas tant dans ma chair qu'en la fierté de mon âme.

CHARLES FOLEY

(La suite au prochain numéro.)





## MIRAGE D'OR

SUITE



Le château de Lambelle datait de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et rappelait Chenonceaux par ses élégantes tourelles, par les ornements de ses fenêtres, avec l'encorbellement gracieux de leurs balcons, les pignons et cheminées monumentales qui flanquaient le toit élevé et hardi, enfin par une large terrasse dont le pied plongeait dans la nappe limpide et frissonnante d'un petit cours d'eau, élargi artificiellement auprès du château afin d'en refléchir l'image charmante qui prenait, ainsi renversée dans sa profondeur, un aspect presque féerique.

Jacqueline était si absorbée dans sa contemplation qu'elle n'entendait pas un mot de la conversation de M<sup>me</sup> d'Oliouze et du comte, et ne soupçonnait en rien le sourire très particulier avec lequel ce dernier constatait son admiration naïve et nullement dissimulée.

M. de Lègle insista pour faire prendre quelques rafraichissements à ses visiteuses. Elles gravirent un escalier à la rampe délicieusement ouvragée, pour pénétrer dans une vaste galerie et, de là, dans une salle à manger dont les hautes boiseries sculptées et le mobilier du temps n'étaient pas un des moindres curiosités du château.

Le comte fit apporter des fruits, du vin d'Espagne et des biscuits, ces derniers renfermés dans une vieille boîte d'argent ciselée devant laquelle M<sup>me</sup> d'Oliouze se pâma bruyamment.

M. de Lègle se versa un doigt de vin et, levant son verre d'un geste courtois, prononça de sa voix lente et sèche où semblait toujours se cacher une pointe d'ironie :

— Mesdames ! je bois aux aimables visiteuses qui ont eu la charitable pensée de venir charmer quelques instants par leur présence la demeure d'un pauvre solitaire.

— Solitaire assez somptueusement logé, en tous cas, et dont la retraite ne rappelle en rien la grotte de Saint-Jérôme, ni la cellule de tel autre

reclus, rectifia M<sup>me</sup> d'Oliouze, moqueuse. Qu'en pense M<sup>lle</sup> Genet d'Or ? Savez-vous, monsieur, quel nom elle me suggérerait tout à l'heure pour votre château ? Elle voulait le baptiser l'aire... Vous comprenez : l'aire de l'aigle !

— Je saisis très bien, répondit le comte avec un sourire un peu narquois ; et s'inclinant devant Jacqueline : — J'ai déjà eu le plaisir de remarquer que M<sup>lle</sup> Genest possédait à un degré extraordinaire l'esprit d'à-propos.

— Ce n'est pas bien, monsieur, de vous moquer de moi pour un méchant calembour, protesta Jacqueline.

— Je ne me moque pas, je traduis une impression personnelle et très sincère.

— Oh mais ! s'écria M<sup>me</sup> d'Oliouze, il me semble que vous vous connaissez déjà bien mieux que je ne me l'imaginai. Est-ce possible qu'un bal ait suffi pour cela : une valse, et un cotillon !

— Madame, reprit le comte de Lègle très gravement, la danse étant l'art par excellence de la femme, il est tout naturel qu'il la révèle dans sa nature la plus intime.

— Ah ! fit la jeune femme avec sa gaieté étourdie, vous croyez vraiment que toute notre existence devrait s'écouler en pas de quatre, pas-tourelles et valse entraînantes ? Ce serait peut-être plus agréable, en effet ; mais c'est seulement en paroles que vous autres, hommes, vous nous octroyez ce sort divin. Pour la réalité, nous savons à quoi nous en tenir. Qu'en pense mademoiselle Genêt d'Or ?

— Mon Dieu, madame, se décida à répondre Jacqueline, je vous avoue que je ne sais qu'en penser ; l'expérience me manque un peu...

— L'expérience viendra assez vite, allez ! dit M<sup>me</sup> d'Oliouze en riant et en lui donnant une petite tape sur l'épaule ; avec ces cheveux-là, et ce visage-là et les yeux qui l'éclairent, ne craignez pas d'attendre.

— L'attente n'a rien de pénible pour moi, je vous assure, repartit Jacqueline, un peu impatentée de l'interprétation donnée à ses paroles et de cette façon de la détailler. Sentant l'œil perçant du comte de Laigle fixé sur elle avec un certain amusement, elle se souvint tout à coup d'avoir appelé devant lui M<sup>me</sup> d'Oliouze : « Les compliments en cascades » et eut un petit rire étouffé.



— A la bonne heure ! elle rit, s'écria l'excellente Mme d'Oliouze, sans rechercher les causes de cette gaieté subite. J'aime mieux cela ! Jusqu'ici, je ne sais pourquoi elle était presque mélancolique.

Elle se leva, et faisant tomber par de légères chiquenaudes les miettes de biscuit attachées à la dentelle de son corsage, elle reprit d'un ton presque peu forcé :

— Maintenant, monsieur, je pense que vous allez me maudire et nous trouver très importunes, mais, puisque nous sommes dans la place, je solliciterai encore une faveur : faites-nous visiter tout ce qu'on peut voir dans le château ; j'aurais trop de regrets de laisser échapper pour moi et pour ma petite compagne une si belle occasion.

— Comment donc, s'écria le comte, c'est un honneur et un plaisir !

Il envoya en avant un domestique avec mission d'ouvrir les fenêtres de certaines pièces qui d'habitude restaient closes, et, d'un geste ironiquement chevaleresque, il offrit son poing fermé à la femme du lieutenant-colonel :

— Voici, madame, comment mon aïeul Fernand de Lègle introduisit en son manoir la reine Catherine de Médicis, quand elle lui fit la grâce de le visiter, vers l'an 1580.

Mme d'Oliouze, enchantée de jouer un rôle quasi royal, posa en riant sa main sur le poing du comte et ils passèrent dans la salle voisine. Jacqueline suivit, très divertie de cette mise en scène, et songeant que si Catherine de Médicis avait possédé la moindre ressemblance avec Mme d'Oliouze, on n'aurait certes jamais eu de Saint-Barthélemy à déplorer.

Ils parcoururent ainsi les diverses parties du château, passant des pièces d'apparat aux appartements privés, gravissant les escaliers en éventails des tourelles, descendant jusqu'aux cuisines et jetant même les yeux dans les passages secrets, oubliettes, cachots ou salles de complots dissimulés dans les fondements.

Mme d'Oliouze, sans aucun répit, se confondait en exclamations admiratives, ne trouvant pas de phrases assez louangeuses pour traduire ses sentiments et abusant à outrance des qualificatifs de toutes sortes. Jacqueline demeurait plus silencieuse et plus modérée dans le choix des termes, mais sa physionomie expressive, un mot juste de temps à autre, rendant sa pensée avec couleur et naïveté, témoignaient de l'intérêt sincère et de la véritable jouissance artistique qu'elle éprouvait, d'une façon mille fois plus flatteuse que le flot de paroles de la jeune femme.

Enfin, M. de Lègle les amena sur la vaste terrasse, dominant le cours d'eau, d'où la vue s'étendait sur le parc splendide entretenu avec soin dans un style tout agreste.

Mme d'Oliouze se laissa tomber sur un banc de pierre auprès de la balustrade.

— Ah ! que c'est beau ! que c'est beau !... J'avoue

que je n'en puis plus, mais, certes, l'admiration plutôt que la marche a eu raison de mes forces. Quelle demeure ! C'est un rêve ! L'existence doit être idéale dans un tel cadre ! N'est-ce pas, Jacqueline ?... Je crois que lorsque M. de Lègle voudra se faire plaindre, il fera bien de ne plus s'adresser à nous ; nous sommes fixées là-dessus, n'est-ce pas, Jacqueline ?

Mais Jacqueline ne répondait pas à ces questions réitérées qui lui causaient un vague malaise. Debout, les mains posées sur la rampe, elle plongeait son regard un peu pensif dans l'eau qu'une légère brise faisait clapoter au-dessous d'elle avec un murmure sourd.

A la place de Jacqueline, le comte répondit, sans se départir de la gravité narquoise qui semblait sa seconde nature :

— Et la solitude du cœur, madame ? Croyez-vous que la beauté du cadre la rende moins pesante ? Ici je ne vis qu'avec des souvenirs, des fantômes et... moi-même, autre fantôme !

— Voyons ! ne nous attendrissez pas jusqu'aux larmes ; c'est toujours là-dessus que vous comptez, vous autres hommes, pour enlever aux femmes le jugement net des faits. Si vous êtes solitaire, c'est que vous le voulez bien. Mettez une jolie châtelaine ici et les fantômes fuiront.

— La chose est plus facile à dire qu'à faire, reprit le comte sur une note presque mélancolique. On se crée un idéal et, quand on croit l'avoir trouvé, on tremble à la pensée que cet idéal pourrait dédaigner les vœux qu'on n'ose pas avouer.

— Bah ! la crainte me paraît chimérique. Quelle est la femme qui refuserait de régner ici en dame et souveraine ?

— Traduction littérale de votre pensée, madame : mon humble personne pourrait peser fort peu dans la balance, mais aucune femme ne saurait refuser d'épouser mon château.

— Vous interprétez très mal mes paroles ; pour vous punir, je ne vous ferai pas le compliment de vous expliquer le fond de ma pensée... Que dit de tout cela Mlle Genêt d'Or ?

Jacqueline, un peu penchée en dehors de la balustrade, sembla ne pas entendre et resta silencieuse.

— Qu'est-ce donc qui l'absorbe si profondément ? demanda Mme d'Oliouze en se levant pour contempler à son tour la nappe d'eau. Elle se récria :

— C'est ravissant ! Un véritable miroir, si la lumière ne faisait pas étinceler l'eau, par endroits ; on en est aveuglé !

— Oui, dit Jacqueline, on dirait un miroir à facettes comme on en a pour prendre les alouettes.

Le comte fit un mouvement ; Mme d'Oliouze eut un rire un peu forcé et reprit avec vivacité :

— Quelle drôle d'idée vous avez, Jacqueline !... Ecoutez, je suis vraiment fatiguée, mais, pendant que je me repose, allez donc avec M. de Lègle



jusqu'au bout de la terrasse ; je sais que la vue est splendide de là.

Elle se rassit, tandis que Jacqueline et le comte gagnaient l'extrémité de la terrasse qui contournaient l'angle du château. Le point de vue, en effet, était admirable. Le soleil inclinait avec rapidité vers des amoncellements de nuages énormes et sombres dont le lit l'attendait à l'horizon, mais ses rayons éblouissants jaillissaient encore en longues flèches à travers les nues, dorant les tourelles et la toiture élancée de Lambelle et réveillant des chatoiements de verdure sous l'obscurité des massifs. Une trouée entre les hautes ramures du parc laissait apercevoir une large étendue de plaine vallonnée et boisée, où perçait de loin en loin la pointe grise d'un clocher, l'éclat blanc d'un mur ou la flamme d'une vitre incendiée par le soleil ; ainsi qu'une rivière de pierreries, bleu du saphir ou jaune d'or de la topaze, la Marne y traçait par places son sillon, et, bien au delà, une chaîne de collines d'un mauve vaporeux, dentelée de rose, se détachait comme la frontière d'un pays de rêve au-dessous des nuages du couchant, derrière lesquels commençait à s'allumer une fournaise ardente.

Jacqueline contemplait ce spectacle, sans prononcer une parole, son compagnon gardait également le silence ; et, tout à coup, sans aucune raison apparente, le cœur de Jacqueline se mit à battre à grands coups précipités. Elle ne songeait pas que le soleil dorait ses cheveux en même temps que les nuages et que ses traits purs, un peu pâlis par les inquiétudes des dernières semaines, se profilaient sur le fond de verdure avec la finesse d'un camée gravé par une main de maître, ni que ses grands yeux aux prunelles transparentes reflétaient tous les bleus du firmament. Elle pensait seulement :

— Tout à l'heure, quand les gros nuages seront rouges, il parlera.

Et quand les nuages furent rouges, le comte parla d'une voix grave où la jeune fille sentit trembler une émotion contenue :

— Vous me semblez bien triste aujourd'hui, mademoiselle ? tout autre que pendant cette joyeuse soirée dont j'ai gardé un si agréable souvenir... Ce changement m'est pénible... J'espère ne pas vous blesser en vous avouant avec toute la sympathie d'un ami, que je n'ignore pas le sujet de vos préoccupations... Croyez que mon désir sincère serait de les alléger, car je les sens trop lourdes pour un front aussi jeune et charmant que le vôtre... Je ne voudrais pas mériter le surnom que M<sup>me</sup> d'Oliouze s'est attiré de votre part, cependant je ne puis m'empêcher de dire comme elle qu'il suffit de vous regarder pour penser que toutes les joies de la vie devraient aller vers vous... et celui qui vous les apportera sera un homme heureux.

Il s'arrêta. Jacqueline était demeuré immobile ;

il lui semblait que ces paroles, pressenties pourtant, la changeaient en marbre, que ses membres et ses lèvres étaient glacées et qu'un étrange vertige lui troublait le cerveau. Mais, luttant contre cette impression et faisant appel à toute sa présence d'esprit, elle répondit d'une voix ferme et lente, sans trouble apparent :

— Vous vous trompez, je vous assure, monsieur, j'ai des goûts très simples. La joie de la vie pour moi serait de voir les miens heureux, et tout bonheur dont je serais seule à jouir, sans pouvoir leur en donner une part, ne me tenterait pas.

Le visage du comte, soudain rembruni, exprima une sorte de surprise. Sans attendre qu'il reprît la parole, Jacqueline se détourna et revint vers M<sup>me</sup> d'Oliouze. Celle-ci se leva à leur approche.

— Déjà de retour ! Je pensais que vous, Jacqueline, qui avez l'âme jeune et poétique, vous prolongeriez davantage votre contemplation. N'est-ce pas que c'est admirable, ce point de vue ?

— Très beau, répondit Jacqueline brièvement. Mais je commence à craindre, chère madame, que ma famille ne s'inquiète d'une si longue absence dont je n'ai pu la prévenir.

— Vous avez raison, répondit la jeune femme avec sa bienveillance coutumière. Je ne veux pas, moi non plus, mécontenter M<sup>me</sup> Genest, de peur de me voir refuser une autre fois votre compagnie si jolie.

Tout en répondant à Jacqueline, elle regardait par dessus l'épaule de la jeune fille, le comte demeuré un peu en arrière. Ce dernier la regardait aussi et posa un doigt sur ses lèvres d'un geste qui semblait recommander le silence.

Elles remontèrent toutes deux dans la voiture où M. de Lègle avait fait déposer deux gros bouquets cueillis à la hâte par le jardinier. Il se confondit encore en remerciements sur leur aimable visite.

— Il ne faudrait pas, en effet, compter tous les jours sur semblable bonne fortune, répondit M<sup>me</sup> d'Oliouze en riant, tandis que la voiture s'ébranlait.

Pendant le retour vers la ville, la femme du lieutenant-colonel ne cessa de s'extasier rétrospectivement sur les beautés pittoresques de Lambelle.

Du coin de l'œil, elle observait sa jeune compagne qui par moment lui répondait avec entrain, puis, soudain, tombait dans une profonde méditation dont elle s'arrachait brusquement pour bavarder de nouveau. Mais son animation et sa gaieté semblaient un peu factices.

Lorsque la voiture passa devant la chapelle à la porte de laquelle M<sup>me</sup> d'Oliouze l'avait rencontrée, Jacqueline pria tout à coup celle-ci de faire arrêter.

— Je vais vous dire adieu et merci, madame ; je pense que je retrouverai là Denise.

— Comment ! Denise y passe donc sa journée dans cette chapelle ?



— Elle y vient souvent, à cette heure-ci, pour enseigner le catéchisme aux enfants pauvres du faubourg.

— C'est un curé de campagne que votre sœur ! répondit la jeune femme, avec une stupéfaction et une sorte de dédain mal dissimulé qu'elle pallia immédiatement par cette exclamation : — Quel dévouement admirable !

Jacqueline sourit. Elle disparaissait déjà sous le porche de la chapelle lorsqu'elle s'entendit rappler :

— Vous oubliez vos fleurs !... Le comte ne serait pas flatté !

La jeune fille prit le bouquet des mains de M<sup>me</sup> d'Oliouze et entra dans la chapelle silencieuse et vide. Elle savait bien que ce n'était ni le jour ni l'heure du catéchisme de Denise. C'était elle-même et non sa sœur que la pauvre Jacqueline espérait retrouver dans le recueillement de ce lieu de paix.

Elle garda un long moment sa tête blonde ensevelie dans ses mains, puis, levant vers les vitraux sans peinture qui laissaient passer la lumière du ciel, un regard troublé que ses yeux bleus n'avaient encore jamais reflété, elle murmura :

— Mon Dieu, si j'empêche *la pire* de venir pour eux, ne l'empêchez-vous pas de venir pour moi ?

Et en s'en allant, elle oublia le bouquet de fleurs sur son prie-dieu.

### VIII

L'après-midi commençait à peine et Bernardin Genest travaillait assidûment dans son cabinet, lorsque l'avoué Laboron montra par l'entrebâillement de la porte sa longue face blême.

— C'est vous, Dalistro ? fit M. Genest, sans lever la tête. Son travail l'absorbait au point de lui faire oublier que Gérard Dalistro était parti le matin même pour Paris où la dernière préparation et les épreuves de son examen d'agrégation devaient le retenir quelques semaines.

— Non, M. Genest, c'est moi, répondit l'avoué de sa voix caverneuse, et j'ai le regret de vous dire que ma visite, aujourd'hui, n'est plus simplement officieuse... J'ai du papier timbré pour vous... J'ai voulu me charger moi-même de vous l'apporter pour tenter encore, si possible, d'arranger les choses à l'amiable. Il suffirait de deux ou trois milliers de francs pour faire prendre patience aux plus pressés...

— Et où diable voulez-vous que je prenne trois mille francs ! vociféra Bernardin Genest. Faites ce que vous voudrez de votre papier timbré et videz-moi la place. Voilà comment je compte arranger les choses à l'amiable avec les misérables qui vous adressent ici !

La voix toujours plus tonnante faisait résonner les vitres. L'avoué, mécontent de jouer le rôle

immérité de tête de Turc et blessé des expressions outrées de M. Genest, prit le parti de se retirer.

Bernardin, lorsqu'il se vit seul, s'effondra sur son bureau dans un paroxysme de désespoir.

Mais M<sup>me</sup> Genest qui se trouvait dans une petite pièce attenante, servant de bibliothèque, où elle cherchait un livre, n'avait pas perdu un mot de cette altercation. Pâle, le visage bouleversé, elle rentra dans le cabinet et, les yeux agrandis d'inquiétude, contempla son mari.

— Qu'y a-t-il ? questionna-t-elle faiblement. Pourquoi te réclame-t-on trois mille francs ?

Alors, Bernardin éclata et, d'un seul trait, avoua tout ce qu'il lui avait caché jusque-là. Ces trois mille francs n'étaient que le commencement d'une série de réclamations auxquelles il se trouvait dans l'impossibilité de faire droit. C'était le naufrage au moment d'arriver au port, quand quelques mois de tranquillité et de crédit auraient pu, selon lui, assurer le succès de son ouvrage scientifique et lui ouvrir de ce côté une carrière profitable.

Et il se prenait le front à deux mains comme prêt à le briser contre le mur.

— Je t'en supplie, je t'en supplie ! murmurait sa femme en larmes, dis-moi à quoi nous devons nous attendre...

— A tout ! répondit Bernardin Genest : une saisie, une vente, plus de toit, la misère !... La misère après tant d'efforts, après la lutte acharnée, telle est la justice de ce monde !

Puis il traita l'honnête avoué de misérable, pour l'avoir quitté ainsi sans l'écouter plus longtemps, sans lui expliquer mieux la situation et lui dire quel répit les sangsues acharnées après lui pourraient encore lui laisser.

Saisissant son chapeau, il partit dans ce violent état d'exaspération, malgré les efforts de sa femme pour le retenir.

Pendant cette scène, Suzanne, Denise et Jacqueline, effrayées par les éclats de voix de leur père, s'étaient groupées en haut de l'escalier. Lorsqu'elles eurent vu sortir M. Genest, elles descendirent auprès de leur mère dont elles entendaient les sanglots étouffés.

La pauvre femme, anéantie, ne leur cacha aucune des explications incohérentes données par son mari. Cette fois, le désastre semblait si complet que les jeunes filles atterrées ne trouvèrent plus les mots câlins d'espoir et de gaieté, dont elles avaient cherché si souvent à tromper les angoisses de leur mère.

Et, dans son désespoir, celle-ci songeait, avec une douleur ravivée, à la mort récente de M<sup>me</sup> Fromental dont l'affectueux dévouement et les conseils si sages et fortifiants ne lui restaient même plus comme suprême ressource.

Suzanne, la première, essaya de murmurer : — Je pourrais donner des leçons d'enluminures.

Et Denise, pour l'imiter, suggéra : — Pourquoi



n'essayerais-je pas de fonder une école de petits enfants ? J'ai beaucoup de talent pour enseigner à lire. Ou bien je ferai de la couture ; j'ai entendu parler, l'autre jour, d'une maison de gros de Paris, qui demandait des tabliers en masse.

Jacqueline, tête basse, réfléchissait. Aux discours de ses sœurs, elle releva le front et eut un petit rire ironique et navré.

— Oui, fit-elle d'un ton mordant qu'on ne lui connaissait guère, ce sont de très bonnes idées, tout ça. Seulement, les élèves ne voudront pas de Suzanne qui leur apporterait la fièvre ; il y a trois cours dans la ville pour faire concurrence à celui que fonderait Denise, et même si nous mettions toutes à coudre des tabliers, jours et nuits, je ne sais pas si nous arriverions à nous payer du pain sec.

— Jacqueline ! pourquoi parles-tu ainsi ? gémit Denise, tu brises maman !

— Chut ! fit Jacqueline.

On entendait un pas d'homme résonner dans l'antichambre. Deux secondes plus tard, l'unique bonne venait avertir que le comte de Lègle avait insisté pour voir monsieur et madame Genest et attendait au salon.

— Je ne savais pas que Monsieur était sorti, balbutia-t-elle pour excuser sa maladresse, en voyant les figures consternées de la mère et des enfants.

— Que faire ? murmura Mme Genest dont le visage était ravagé par les larmes.

— Il faut lui envoyer dire que tu es souffrante et tout à fait incapable de le recevoir, proposa Denise.

Mais Jacqueline intervint :

— Je vais aller le lui dire, moi, cela vaudra mieux, ce sera plus poli que d'envoyer la bonne.

Elle sortit sans attendre la réponse de sa mère et de ses sœurs, et passa aussitôt dans le salon.

Au premier moment, elle ne vit pas M. de Lègle. Trouvant sans doute l'attente trop longue, il s'était avancé, par la porte-fenêtre ouverte, sur un petit perron qui donnait accès dans le jardin ; de là, il contemplait, inaperçu, les ébats de Roger et d'Albert, en train de jouer au foot-ball au milieu de la pelouse.

Le comte se retourna en entendant le pas de Jacqueline et vint au devant d'elle très vivement. La jeune fille se sentit enveloppée par son regard impérieux et aigu, qui la fixait avec une intensité si singulière qu'elle en éprouva soudain une sorte d'oppression. Aussi, presque textuellement et tout d'une haleine, elle balbutia la phrase suggérée par Denise : son père sorti... sa mère très souffrante priait le comte de l'excuser. S'il avait quelque message à faire transmettre, elle, Jacqueline, s'en chargerait.

M. de Lègle semblait l'écouter à peine, ses yeux erraient, maintenant, de la jeune fille au mobilier modeste qui trahissait un long usage, malgré les

reprises faites avec art, en maints endroits, par les doigts ingénieux des trois sœurs.

Comme Jacqueline se taisait à son tour, il parut s'arracher à ses pensées, exprima son regret de survenir à un moment si peu propice et déclara qu'il pouvait très bien attendre M. Genest. Puis, tournant la tête vers la baie de la porte-fenêtre, il demanda sans façon :

— Serais-je très indiscret en vous priant de me faire parcourir ce joli jardin où ces deux beaux gamins s'amusez de si grand cœur ?

Jacqueline fit un signe de tête approbatif. Elle sortit la première sur le perron et appela ses deux frères pour dire bonjour à leur visiteur. Les petits s'avancèrent, un peu gauches, les yeux étincelants et les joues rougies par l'animation du jeu et le plaisir de voir enfin de près le personnage dont on avait tant parlé et qu'ils avaient adopté pour héros.

Tous descendirent en groupe les marches et s'engagèrent sur la pelouse. Lorsqu'ils arrivèrent à son extrémité, les deux garçons, que l'étranger intimidait, pressés de reprendre leur jeu, commencèrent à ne suivre que de loin Jacqueline et le comte ; bientôt ceux-ci se trouvèrent seuls dans l'allée menant au massif de tilleuls. M. de Lègle regardait autour de lui et semblait chercher quelque chose. Il s'arrêta devant le groupe des beaux tilleuls dont les petites fleurs odorantes, maintenant desséchées, couvraient la terre. Il sourit :

— Les arbres sont très grands et le mur très haut ; vraiment la récolte était une opération presque dangereuse, mademoiselle Jacqueline ! Aussi je veux vous redire, ici même, mon désir très profond de vous soustraire désormais à tout danger de ce genre ou d'un autre.

Jacqueline était pâle ; de ses doigts crispés elle arrachait machinalement, à un laurier-cerise qui la frôlait, des feuilles vertes dont elle jonchait le sable de l'allée.

— Si je vous demande, mademoiselle, de me faire le grand honneur de devenir ma femme, que me répondrez-vous ? reprit le comte d'une voix hautaine et pressante à la fois, tandis que ses yeux brillants et inquiets cherchaient ceux de la jeune fille. Je sais que cela n'est pas correct, mais je ne veux pas laisser échapper l'occasion de savoir votre réponse avant d'adresser ma demande à vos parents, car j'ai l'idée qu'il n'y a ici qu'une volonté à conquérir : la vôtre... Non, ne parlez pas encore ! continua-t-il vivement, en voyant Jacqueline se retourner vers lui. Je devine ce que vous allez me dire. Vous m'aviez déjà compris, il y a quelques jours, sur la terrasse de Lambelle ; j'ai médité votre réponse d'alors et je vous apporte la mienne. Je connais toutes les difficultés d'ordre matérielle contre lesquelles M. Genest lutte en ce moment ; mon concours lui sera assuré de toutes façons, afin de lui mettre l'esprit en repos et lui donner le temps de faire face à ses affaires. Je vous promets,



de plus, d'user de mon crédit pour lui trouver une occupation dans ses goûts, suffisamment rémunérée, afin de vous tranquilliser tout à fait sur l'avenir de votre famille. Votre frère Genêt, un charmant garçon dont j'ai fait la connaissance dernièrement, n'aura pas besoin de se tourmenter au sujet des frais que pourrait nécessiter son entretien à Saint-Cyr... Est-ce bien ce que vous désiriez ? Si j'assure à tous les vôtres cette part de la vie large et heureuse que je désire vous créer, voudrez-vous bien accepter de ma main l'autre part?...

En ce moment, on entendit un coup de sonnette lointain, à la porte de la maison, et la voix vibrante d'Albert cria sur la pelouse :

— C'est Gérard Dalistro !

— L'accepterez-vous, mademoiselle ? répéta M. de Lègle avec insistance.

Et Jacqueline, fermant les yeux, répondit presque tout bas, mais très distinctement :

— Oui, j'accepte.

Il lui prit la main et voulut la porter à ses lèvres, mais la jeune fille passa, sans transition, de l'émotion très profonde qu'elle avait paru éprouver à une gaieté soudaine, et retira sa main d'un geste vif et moqueur.

— Moi, je dis « oui », fit-elle en riant, mais puisque vous n'avez pas encore parlé à mon père, cela ne peut pas compter. Ne voulez-vous pas visiter le reste du jardin ?

Avec un peu de hâte, elle reprit l'allée qui les ramenait vers la pelouse. Le comte la suivait, un sourire à la fois amusé et triomphant flottant sur ses grands traits durs et épanouissant sa bouche railleuse et sensuelle.

Albert accourut au devant d'eux :

— Je croyais que c'était Gérard Dalistro qui avait sonné, mais c'est papa : il était sorti sans prendre sa clef.

— Tu sais bien que M. Dalistro est parti pour Paris ! répondit Jacqueline avec une légère impatience. As-tu dit à papa que M. de Lègle était ici ?

— Oui, répondit l'enfant, mais je ne sais pas trop s'il m'a entendu. Il cherchait des papiers... Et il a l'air si en colère ! ajouta-t-il en a-parté pour sa sœur.

Jacqueline et M. de Lègle remontèrent le petit perron.

— Peut-être allez-vous trouver mon père un peu nerveux et agité, observa-t-elle par mesure préparatoire, il a eu aujourd'hui des ennuis très graves.

Sans attendre la réponse du comte, elle sortit et passa dans le cabinet où son père fouillait en maugréant dans un cartonier dont il jetait à la volée tout le contenu à travers la pièce.

— Papa, le comte de Lègle a insisté pour t'attendre, il est dans le salon, — dit la jeune fille, et il lui sembla à elle-même que sa voix était changée, qu'elle n'en reconnaissait plus le timbre habituel, si clair et joyeux.

— Encore un fâcheux ! exclama Bernardin Genêt, continuant ses recherches désordonnées.

— Non, papa, reprit Jacqueline, je ne crois pas que ce soit un fâcheux.

Son ton était si particulier que son père s'arrêta et se retourna pour la regarder, mais Jacqueline refermait déjà la porte sur elle. Bernardin hésita un instant, puis, prenant le parti de remettre à un autre moment l'examen des derniers compartiments du cartonier, il se disposa à aller trouver le comte.

De son côté, Jacqueline, qui n'avait pas rejoint sa mère et ses sœurs dans la « chiffonnière » où l'on entendait le murmure de leurs voix, sortit furtivement de la maison. En passant devant la porte de la cuisine, elle jeta ce laconique avertissement à la domestique :

— Si l'on me demande, vous direz que j'avais rendez-vous avec M<sup>lle</sup> de Boissel, chez la vieille paralytique Magloire, mais ce n'est pas la peine de vous déranger pour me conduire.

Lorsqu'elle revint, trois heures plus tard, ses sœurs la guettaient à la fenêtre de la chiffonnière.

— Qu'étais-tu devenue ? questionna Denise, dès qu'elle les eut rejointes. Qu'est-ce que ce rendez-vous avec Gilberte dont tu ne nous avais pas dit un mot. Est-ce que la vieille Magloire est plus mal ?

— Je ne le pense pas, répondit Jacqueline évasivement. Pourquoi êtes-vous dans cette agitation ?

— C'est qu'il se passe nous ne savons quoi d'extraordinaire, reprit Denise. Le comte de Lègle a fait une visite interminable, et papa a demandé maman d'urgence ; puis, après le départ du comte, M<sup>me</sup> d'Oliouze est venue et c'est toi qu'on a demandée. Depuis qu'elle s'en est allée à son tour, papa et maman sont enfermés dans le cabinet de travail et t'ont réclamée plusieurs fois encore. Papa semblait contrarié que tu fusses sortie seule, mais en même temps, bien que je n'aie fait que l'entrevoir, je lui ai trouvé un air singulier... comme s'il était arrivé quelque chose d'heureux...

— Ce quelque chose d'heureux ne peut avoir été apporté que par le comte de Lègle, en tous cas, dit Suzanne à son tour. Il aura offert à papa de lui prêter les trois mille francs, peut-être... Enfin, nous ne savons pas... Va vite et reviens nous apprendre la bonne nouvelle, si c'en est une.

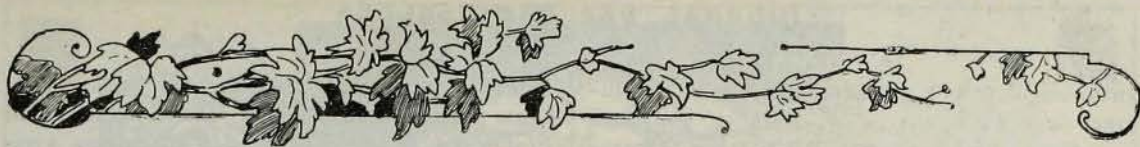
Mais Jacqueline ne semblait pas pressée. Elle ôta lentement son chapeau et ses gants, puis elle vint se pencher sur l'épaule de Suzanne pour voir la feuille d'enluminure à laquelle travaillait celle-ci et lut tout haut la légende tracée au bas du dessin :

— « Les anges victorieux... » Tu as trouvé moyen d'y faire figurer M. de Lègle avec une paire d'ailes rouges et or !... Oh bien ! alors, je n'ai plus d'hésitation.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)





## ❖ Revue Musicale ❖

Novembre! — Théâtres lyriques : Opéra : *La Prise de Troie* imminente. — Opéra-Comique : Reprises de *Cendrillon*, de *Proserpine*, du *Portrait de Manon*, etc. — Théâtre-Lyrique (Renaissance) : *La Bohème*, de Léoncavallo.



Il est donc difficile de quitter ses chères habitudes de calme pour se voir tout à coup transporté au milieu des agitations de la vie que l'on nomme civilisée! En y rentrant, ne croirait-on pas plutôt tomber au milieu de peuplades sauvages possédées de l'ambition de se bâtir des villes et des palais? Tout le monde est affairé, tout le monde court et nul n'a l'air de savoir où il va. Quel contraste pour ceux qui, comme nous, célébrions le charme de l'agreste nature pendant ces belles journées automnales, et quelle surprise de n'en plus rien retrouver autour de soi, sinon le souvenir!

L'heure irrévocable va sonner : c'est novembre, c'est le mois des transitions en toutes choses. Ce n'est pas encore la vie mondaine, mais c'est déjà la vie à la vapeur, en attendant l'électricité. Novembre nous y prépare par le recueillement, car, avant d'entrer dans l'arène, nous voulons pleurer et honorer nos chers disparus, ce lien puissant que la foi nous garde et qui demeure établi entre la terre et le ciel, pour nous rappeler qu'il est notre véritable patrie. C'est là que nous les retrouverons, ces chers absents regrettés, dans ce monde universel des âmes épurées par la souffrance, dans ce monde radieux où sèchent les larmes, où rien ne trahit et où s'oublent toutes les douleurs!

Mais novembre nous invite aussi à goûter les mille distractions qu'une gigantesque exposition va ajouter aux plaisirs de notre hivernage habituel.

Cependant, au point de vue musical, les projets que nous annonçons le mois dernier ne sont pas tous devenus réalité, et le vrai mouvement artistique ne prendra son essort complet que lorsque décembre nous montrera un petit bout d'oreille.

A l'Opéra, on nous dit bien que *La Prise de Troie* se répète en scène depuis longtemps, mais, annoncée d'abord pour octobre, on ne parle plus

de l'œuvre de Berlioz que pour le 15 novembre, ce qui la conduira peut-être à la fin de ce mois.

On sait que le célèbre ouvrage du grand maître français, que va enfin nous révéler l'Opéra, n'a été connu en France que par les auditions qu'en donnèrent aux concerts, en décembre 1879, MM. Colonne et Pasdeloup. *La Prise de Troie* verra le jour trente ans après la mort de Berlioz.

Du reste, d'après les « on-dit », voilà quel serait l'ordre des travaux de l'Opéra. Après l'œuvre de Berlioz, viendrait, en janvier 1900, *Lancelot du Lac*, de V. Joncières. En février, reprise de *Patrie!* de Paladilhe; en mars, reprise du *Cid*, de Massenet, et en mai, *Le Roi d'Ys*, d'Édouard Lalo. Puis la Direction ferait débiter plusieurs lauréats des derniers concours, dans *Aïda*, et M<sup>lle</sup> Hatton ferait ses débuts ou dans *Sigurd* ou dans *Salammbô*. A propos du chef-d'œuvre de Reyer, une brillante reprise de *Salammbô* a eu lieu au commencement de ce mois, avec le vibrant ténor Saléza qui incarne si bien le beau rôle de Matho. Au lieu de M<sup>me</sup> Caron, l'admirable *Salammbô*, c'est M<sup>lle</sup> Bréval, qui, déjà exercée dans ce rôle, l'a repris avec sa belle voix et des avantages physiques qui l'ont servie à merveille. Une superbe interprétation de *La Favorite*, de Donizetti, avait eu lieu quelques jours auparavant. Sans faire attention aux quelques pages médiocres, que dans cet ouvrage une exécution impeccable fait oublier, le public en a largement goûté les réels mérites : le pur sentiment dramatique et le *bel canto*, par M. Renaud, dans le rôle du roi, et par M. Alvarez, dont la magnifique voix rend délicieusement les mélodies et les scènes de Fernand, au dernier acte. Le prieur Balthazar est personnifié avec grande autorité par M. Gresse; Léonore, c'est M<sup>lle</sup> Delna, qui possède un merveilleux organe, mais un talent inégal, malgré sa voix admirable et facile. Son jeu est tout d'instinct; s'il lui faut en venir aux règles de la méthode et phraser un *cantabile* ou un *larghetto*, elle s'y perd, comme dans son air : « O mon Fernand... » complètement manqué l'autre soir. On devine qu'elle s'est superbement relevée au dernier acte. On a aussi donné à l'Opéra, le *Lohengrin*, de Wagner, où M<sup>lle</sup> Ackté et M. Vaguet ont été chaudement acclamés. Même grand succès pour M<sup>me</sup> Héglon et M. Alvarez, dans le chef-d'œuvre de Saint-Saëns : *Samson et Dalila*; ces deux admirables



virtuoses n'ont pas paru ensemble dans cet ouvrage depuis cinq ans.

Il règne aussi beaucoup d'activité à l'Opéra-Comique, surtout depuis le retour de MM. Albert Carré et André Messager de leur voyage au Caucase. La reprise de *Cendrillon*, de Massenet, a constitué un réel triomphe, pour ce maître, quelque chose comme un événement nouveau, deuxième édition. On sait que son succès avait été interrompu par la fermeture annuelle de Favart. Le public continue à s'y porter en foule et à y acclamer les auteurs de cette œuvre merveilleuse, avec les artistes qui sont les mêmes qu'à la création de ce chef-d'œuvre de grâce, de force et de splendeur théâtrale.

A côté de ce gros succès se prépare celui de la ravissante partition de C. Saint-Saëns, *Proserpine*, qui fut représentée le 15 mars 1887, à l'Opéra-Comique, et en 1895, au théâtre du Capitole, à Toulouse. Sur la demande du grand maître, c'est M<sup>me</sup> de Nuovina qui va chanter le rôle de Proserpine, fort difficile. M. A. Carré confiera celui d'Angiola à M<sup>lle</sup> Catherine, très remarquée dans *Joseph*. On n'est pas fixé sur le jour de cette première, qui peut surgir d'un moment à l'autre, ni sur l'époque où sera donnée la *Louise*, de Charpentier, dont on s'occupe activement. Disons encore que parmi les reprises de ce mois-ci, on a fait le plus chaleureux accueil à celle du *Portrait de Manon*, de Massenet, et que ce charmant maître, à peine rentré à Paris, a dû repartir presque aussitôt pour Bruxelles, où l'attendaient les dernières répétitions de *Cendrillon*, au théâtre de la Monnaie. Après, M. Massenet se rendra à Bordeaux, Lyon, Milan, où sa grande œuvre sera donnée, puis enfin, à Alger, où l'éminent compositeur prendra son quartier d'hiver. Ajoutons que le maître a rapporté de ses dernières vacances, un oratorio biblique auquel il travaillait depuis plusieurs années : *La Terre promise*, œuvre très importante, divisée en trois parties : 1<sup>o</sup> « Horeb » ; 2<sup>o</sup> « Jericho » ; 3<sup>o</sup> « Chanaan ». Avec *Cendrillon*, quel clou musical pour l'Exposition !

*La Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, paroles et musique de Leoncavallo, d'après la *Vie de Bohème* d'H. Murger, traduction française de E. Crosti, a été représentée au théâtre lyrique Renaissance avec un plein succès.

Ce n'est pas ici le moment de comparer cette seconde *Bohème* avec celle de Puccini. Les deux poèmes sont tout différemment charpentés. Voici les grandes lignes de la *Bohème* de Leoncavallo. Au premier acte : le café Momus, où Schaunard mène le mouvement près de ses camarades Colline, Rodolphe et Marcel. Puis la présentation de la touchante Mimi amenée au cénacle par la sémillante

Musette, et dont la partition, des incidents de haute gaieté avec la jolie chanson de *Mimi Pinson n'a qu'une robe*, et des ensembles symphoniques fort bien traités.

Le second acte, non moins amusant, avec le concert dans la cour d'une maison où les locataires ébouriffés prennent part au charivari malgré eux, se termine par un finale bouffon, grouillant et des mieux mouvementés. Au troisième acte, plus de rire, on entre dans le drame.

La misère et la faim ont raison de l'amour de Mimi et de Musette. Voilà les séparations cruelles et en même temps, les mélodies sombres, les accords désespérés, l'harmonie haletante, l'impression intense, indiquent chez le musicien un tempérament vraiment dramatique. Au dernier acte, plus douloureux encore, la mort de Mimi est une page profondément émouvante, traitée avec l'émotion et la sobriété d'un maître.

La musique de Leoncavallo possède de grandes qualités. Sa plume est alerte et pimpante, et le public séduit par l'allure bouffe et pittoresque des deux premiers actes, leur a fait un chaleureux accueil. La conclusion du dernier acte dit assez que le théâtre lyrique tient au beau succès, ce dont nous nous réjouissons, car il le mérite.

L'interprétation est en général excellente avec M<sup>mes</sup> Thévenet et Frandaz, MM. Soulacroix, plein de verve dans Schaunard ; Leprestre, qu'on connaît si avantageusement, Ghasne et Bourgeois, ce dernier si amusant dans le rôle de Colline. Félicitons la direction d'avoir su donner un cadre aussi séduisant à l'ouvrage de M. Leoncavallo et l'orchestre qui, sous la conduite habile de MM. J. Danbé et Rey, est allé à la victoire.

Nous ne pourrions parler de *Tristan et Yseult* que le mois prochain.

Pendant que M. Lamoureux va se consacrer à Wagner, à Paris, M. Colonne va se vouer à notre cher G. Bizet, à Berlin, en dirigeant les représentations de *L'Arlésienne*, de Daudet, avec la musique de ce maître, au nouvel Opéra royal, avec M<sup>lle</sup> Suzanne Munte. On s'attend en Allemagne à un grand et retentissant succès. Ensuite, M. Colonne ira diriger de grands concerts en Espagne. Nous envoyons nos vives félicitations au vaillant propagateur de l'art musical français.

— M<sup>me</sup> Breitner a repris ses cours et leçons, 5, rue d'Aubigny.

— M<sup>me</sup> Marthe Crabos a également repris ses leçons particulières de chant, et ses cours d'ensemble, chez elle, 40, rue des Ecoles.

MARIE LASSAVEUR.





## Causerie de Quinzaine



ÉLAS ! chère madame, je suis bien loin de partager votre enthousiasme pour la rentrée au gîte après ces bonnes semaines de voyage et de distractions ; je vous le dis à ma honte, le pot-au-feu familial ne m'inspire aucun lyrisme, et la pensée de quatre longs mois à passer à la campagne me donne vingt fois par heure un léger frisson. Nous sommes peu nombreux : père et frère chassent ou s'occupent au dehors, nos voisins sont des ruraux, heureux d'être ici ; mes doléances les laisseraient insensibles ; les journées se traînent et les soirées sont interminables, aussi, vous avouerai-je que votre dernière Causerie n'a nullement répondu à mon *état d'âme*. Tout est chez nous irrémédiablement vieux et laid, je ne sais à quoi occuper mon temps, je m'ennuie à mourir et je vous l'écris parce qu'il me semble que vous nous aimez toutes un peu et que vous aurez pitié de celle qui, par une pluie battante, n'a d'autre passe-temps que de regarder se faner les dernières fleurs d'automne et tourner les feuilles jaunies.

« JACQUELINE DE C. »

Vous avez très mal placé votre confiance si vous voulez être plainte, gentille correspondante, j'ai bien plutôt envie de vous gronder ; vous êtes jeune, bien portante, relativement entourée et vous vous ennuyez, quand il y a tant à faire à la campagne et de si nombreuses manières d'y employer son temps. Je sais bien que la première condition est de prendre vaillamment son parti d'y être, de chercher à s'intéresser à tout ce qui s'y fait et surtout à ceux qui nous entourent ; or, quand on s'installe à sa fenêtre à contempler les quadrilles des feuilles mortes, on est à l'antipode de cette première disposition requise.

Voulez-vous que nous partions ensemble ? mettons sabots ou galoches, prenons un grand parapluie, et en route.

A tout seigneur tout honneur, commençons par le bon Dieu, entrons à l'église.

Après une prière, regardons autour de nous. Comme il est peu soigné ici, notre pauvre Seigneur et qu'il y a donc à faire en sa maison pour la rendre moins indigne de son Hôte divin. En quel état sont les tapis d'autels ? et nous avons de l'andrinople et des galons jaunes, du sergé bleu et des galons blancs ! Quelle bonne surprise à faire à M. le curé.

A quoi ressemblent ces bouquets ?

Heureusement que nous possédons tout un attirail de fleuriste et des rames de papier plissé qui font des fleurs à grand effet. L'orgue est là-bas dans le coin, essayons-le et voyons à préparer quelques morceaux pour la Toussaint et Noël ; beaucoup de jeunes filles du pays ont de jolies voix ; elles seraient ravies de former un chœur, on répéterait le dimanche après vêpres ; allons, il faut rouvrir le piano depuis longtemps fermé et préparer tout cela ; nous n'avons pas trop de temps, il s'en faut.

Quittons l'église, reprenons notre promenade, il pleut toujours, mais avec nos galoches, notre parapluie et nos jupes de bicyclistes, nous sommes parées, comme disent les marins.

Où demeure la petite blanchisseuse qui n'a pu venir faire la lessive parce qu'elle était malade ?

Dans cette vieille mesure, au bout d'une étroite ruelle. La pauvre enfant, quelle triste mine, comme elle est anémiée. Voilà l'emploi du pot-au-feu familial ! un peu de bouillon, une bouteille de vieux vin, c'est tout ce qu'il lui faut.

— Oui, j'enverrai...

— Nenni, vous apporterez et donnerez tout cela gentiment vous-même.

N'avez-vous pas souvent envié aux princes le pouvoir de faire un immense plaisir avec un mot insignifiant ? Pourquoi les envier ? on est toujours prince pour quelqu'un ; dans votre village, pour la plupart, vous êtes princesse, profitez-en donc pour faire des heureux.

Nous pourrions prolonger notre promenade charitable, mais ce sera pour une autre fois. Quel-



ques bonjours en passant aux vieux et aux vieilles qui gardent le logis et rentrons faire un peu de toilette pour nous rendre aux *five o'clock* indigènes.

J'ai idée que vous ne tirez pas de vos voisins tout le parti que vous pourriez ; vous vous cantonnez un peu trop dans votre rôle d'habitante de grande ville, exilée dans une bourgade. Êtes-vous sûre qu'en y mettant de la bonne volonté, vous ne trouveriez pas quelque agrément dans la société des femmes qui vous entourent ; plusieurs sont bien élevées, intelligentes, ont même certains petits talents artistiques ; mettez-les aimablement à contribution pour votre musique d'église, prêtez-leur quelques livres, causez avec elles de ces lectures ; croyez-moi, vous serez étonnée de ce que vous découvrirez de ressources dans cet entourage jusqu'à présent un peu dédaigné.

Quant aux soirées, je vous accorde que ce n'est pas le meilleur moment de la vie, avec des chasseurs et des agriculteurs fatigués ; mais encore là, pourquoi jeter le manche après la cognée ? intéressez-vous à ce qu'ils ont fait, racontez-leur l'emploi de votre temps, un peu de musique s'ils l'aiment, la lecture du journal à haute voix ; à l'occasion, quelques coups de crayon s'ils dessinent, ou des découpages ; que sais-je encore, il faut à tout prix les occuper, et vous avec eux et pour eux.

Pour eux, voilà le grand mot lâché ; depuis que j'écris, il était sous ma plume. Mademoiselle Jacqueline, pensez plus aux autres et moins à vous, et votre vie sera transformée, car l'ennui en sera banni.

Dans une œuvre posthume, un grand romancier a écrit qu'à son arrivée à Paris, il rêvait d'ouvrir une boutique pour se faire marchand de bonheur, en indiquant à chacun la voie qui y conduit. Bien vite, il s'aperçut que c'était un rêve irréalisable ; pour vous, chères amies, il n'en est pas ainsi, vous pouvez être toutes marchandes de bonheur et transformer l'existence de ceux qui vous entourent par le charme de vos vingt ans et le rayonnement de votre jeunesse ; beaucoup d'entre vous, la plupart peut-être, le savent et le font ; que les retardataires s'y mettent, elles s'en trouveront bien les premières, vous verrez, mademoiselle Jacqueline.

\*\*\*

Pour finir, quelques renseignements mondains, ce n'est pas à Paris qu'il nous les faut chercher, la grande vie est ailleurs ; Compiègne, Fontainebleau, tous les centres cynégétiques sont pleins d'entrain, et, malgré grèves menaçantes, complots plus ou moins avérés, peste prenant gîte presque à nos portes, on chasse le jour et on danse le soir, chez tous les châtelains d'alentour. Biarritz nous envoie aussi les récits de ses fêtes ; comme chaque année, l'élément russe et espagnol y domine : la présence du comte Mouraviev, ministre des affaires étrangères de Russie, a donné lieu à de nombreuses réunions. Les courses de taureaux bayonnaises sont terminées depuis un mois, mais les amateurs de ce sport ont pu jouir d'émotions inédites en ce genre dans une petite commune proche de Paris. Un taureau bondissant au milieu des spectateurs, un sous-préfet se révélant torero, des gendarmes remplaçant la *spada* par des revolvers : vous jugez du tumulte, de l'effroi, des cris ; heureusement il n'y a pas eu de malheurs, les plus atteints n'ont eu que des blessures sans gravité. Cependant, ce spectacle restera unique, les autorités ont fait fermer les arènes, mais nous reverrons certainement la scène dans les revues de fin d'année ; ce ne sont pas, d'ailleurs, les sujets qui leur manqueront : les travaux du Métropolitain transformant Paris en une petite Suisse, la grève des facteurs, le fort Chabrol, la commune de Lesneven, en Bretagne, s'escrimant, sur la statue du général Leflô, à substituer à la patine des bronzes florentins le brillant d'une casserole. Hélas ! cette mésaventure est loin d'être unique, et nombre d'entre nous ont été victimes de semblables accidents.

Un jeune ménage de nos amis a, dernièrement, retrouvé tout ce qu'il avait laissé de bibelots vieux or ou bronze vert-de-gris absolument resplendissants par le ministère de l'eau de cuivre et la poigne vigoureuse d'un *ordonnance* resté au logis ; le pauvre garçon a passé un joli quart d'heure, je vous assure, et, du coup, il est redevenu l'ornement du quartier de cavalerie, où ses talents s'appliqueront de nouveau à des cuivres non artistiques.

EDMÉE.



### Pensées et Maximes

Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd dans le monde.

BALZAC.

---

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.

---